

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manquant
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

REVUE
DE
MONTREAL

CELEBRATION
DU
QUATRIEME ANNIVERSAIRE SECLAIRE
DE
L'ÉTABLISSEMENT DE L'IMPRIMERIE EN ANGLETERRE

Les livres sur l'Amérique et sur le Canada en particulier ne sont ni aussi nombreux, ni d'une aussi grande valeur qu'on se l'imaginerait. Comme on l'a vu, la bibliothèque du Parlement d'Ottawa n'a fait aucun envoi ; celle de la législature de Québec, qui possède maintenant presque toute la collection américaine qui se trouvait au ministère de l'instruction publique, n'a exposé que deux ouvrages ; enfin quelques-uns des

livres sur l'Amérique envoyés par l'Université Laval sont arrivés trop tard pour être portés dans le catalogue (1).

De plus, des particuliers qui possèdent de très belles collections, comme l'abbé Verreau (2), le juge McKay, M. Danseureau, l'abbé Bois, M. James Lemoine, se sont complètement abstenus.

Parmi les exposants dont les noms figurent dans le catalogue, plusieurs, comptant sur les institutions publiques, et craignant qu'il n'y eût un trop grand nombre d'exemplaires des mêmes ouvrages, n'ont envoyé qu'une petite partie de leurs richesses.

Le catalogue contient 145 numéros — de 982 à 1127 — pour les livres sur l'Amérique et les livres imprimés en Canada. A ceux-là on peut ajouter une centaine d'autres numéros dans les listes particulières reçues trop tard pour être coordonnées dans le catalogue général. Jean de Laet, Thevet, Champlain, Lescarbot, Lahontan, Hennepin, Charlevoix, Ducreux, Lafitau, La Potherie, s'y trouvent représentés, et quelques-uns d'entr'eux par plusieurs exemplaires. Mais nous n'y trouvons ni l'édition originale de l'histoire de Sagard, ni celle du mémoire du Père Lafitau sur le gin-seng, ni aucun exemplaire des anciennes éditions des Relations de la Nouvelle-France, ni plusieurs autres livres rares que nous savons exister dans le pays.

(1) La bibliothèque de l'Université Laval possède un exemplaire de l'édition originale de *l'Histoire du Canada* de Sagard, et une collection presque complète des *Relations de la Nouvelle-France*, éditions originales. A la vente Bossange, à Paris, en 1873, 32 volumes des *Relations* ont rapporté 4880 francs. La collection complète comprend 41 volumes. Les Relations qui ont rapporté les plus hauts prix sont celles de 1670-71, 1669-70 : chacune 310 frs ; 1648 et 1649 : 300 frs ; 1664 et 65 : 229 frs ; 1665 et 66 : 230 frs. A cette même vente, un exemplaire de la réimpression de toutes les Relations par M. Côté à Québec, n'a rapporté que 70 francs ; ce qui fait voir la grande différence que l'on met entre les éditions originales et rares, et les réimpressions.

(2) La bibliothèque de M. Verreau comprend surtout des ouvrages de théologie et des ouvrages sur l'Amérique. Dans la première catégorie se trouvent un bon nombre d'incunables, et dans la seconde, beaucoup de livres rarissimes et même quelques-uns *uniques*, au moins en Canada. M. Verreau est de plus l'heureux possesseur des manuscrits du commandeur Viger et du juge en chef Lafontaine. Il a fait copier au *British Museum* de nombreux documents inédits sur l'histoire du Canada. Il a publié en une splendide édition des mémoires sur l'invasion de 1775 et une foule d'articles, opusculs, etc.

M. Bois possède des manuscrits et des documents précieux ; il écrit de temps à autre sous divers pseudonymes dans le *Journal de Québec*. Il a publié une vie de Mgr de Laval, a donné une édition de la Lettre de Mgr St-Valier, etc.

Les ouvrages imprimés en Canada de 1764 à 1830 y sont assez nombreux. Nous nous permettrons de fournir une petite liste des plus rares, c'est-à-dire de tous ceux qui sont antérieurs à notre siècle, et que l'on pourrait appeler les *incunables canadiens*.

1^o Catéchisme du diocèse de Sens, imprimé à Québec, chez Brown et Gilmour, 1765, exposé par M. Baby.

C'est très probablement le premier livre imprimé en Canada.

2^o Livre de prières des hommes nationaux, Tadoussac, Portneuf (en langue montagnaise); Québec, Brown et Gilmour, 1767. Trois exemplaires exposés — M. Baby — la bibliothèque du Parlement de Québec — L'Université Laval.

3^o Traité de la loi des fleis, etc., par Joseph Cugnet, 4 vols, reliés en un seul; Guillaume Brown, Québec, 1775 — exposé par M. Chauveau.

4^o Règlement de la confrérie de l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement et de la bonne mort — chez F. Mesplets et C. Berger — Montréal, 1776 — 3 exemplaires, exposés par la Société numismatique, M. Latour, et M. Chauveau. C'est très probablement le premier livre imprimé à Montréal.

5^o Officium sacerdotum — Mesplets — Montréal, 1777 — exposé par l'Université Laval.

6^o Almanach de Québec pour 1782 — exposé par M. Latour, 1781.

7^o Almanach de Québec pour l'année 1785 — chez Guillaume Brown, sur la grande côte — 1784 — exposé par M. Cyrille-Tessier.

8^o Relation de la conversion de M. Thayer, ministre protestant, écrite par lui-même — imprimé à la nouvelle imprimerie s. d. (1785 ?) (1) — exposé par M. C. Tessier.

9^o Copie de la lettre de l'évêque de Capse sur l'éducation — anglais et français — Québec, 1790 — exposé par M. Chauveau.

10^o Report of a Committee of Council on the subject of promoting the means of education, Quebec, 1790, exposé par M. Chauveau.

C'est le premier document officiel sur l'éducation imprimé en Canada.

11^o Lettre de M. l'évêque de Laon aux ecclésiastiques français — Jean Neilson, Québec, 1790, exposé par M. Latour.

(1) Le catalogue dit 1782-85. Ce ne saurait être 1782, ce dont on peut se convaincre en lisant les premières pages de cette brochure.

12° La Eastille septentrionale ou les trois sujets britanniques opprimés — Montréal, chez Fleury Mesplets, s. d., probablement en 1791 (1).

13° Papers and letters on Agriculture, &c. ; Samuel Neilson, Québec, 1790, exposé par M. Latour.

14° Anciennes archives françaises ou Extrait des minutes du Conseil qui concernent les Registres du Canada lorsqu'il était sous le gouvernement de la France. A Québec, chez Samuel Neilson, 1791 — textes anglais et français en regard.

15° Trial of David McLane — Quebec, Samuel Neilson, 1797, exposé par l'Université Laval.

16° Discours de Messire Plessis, coadjuteur de l'évêque de Québec, à l'occasion de la victoire remportée par le contre-amiral Nelson, dans la Méditerranée, le 12 août 1798, précédé du mandement de Mgr Denaut, imprimé au profit des pauvres de la paroisse — 1799 — Québec (2). Deux exposants : l'Université Laval et M. Latour.

17° Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple — Québec — à la nouvelle imprimerie, 1799. — Trois exposants : M. Cyrille Tessier, l'Université Laval, M. Chauveau.

18° A sermon preached at Quebec, by Jacob Lord Bishop of Quebec, on the day appointed for a general thanksgiving — January 10th 1799 — John Neilson, Quebec — exposé par la Société numismatique.

19° Etrennes mignonnes pour l'année 1799 — à la nouvelle imprimerie, rue des Jardins — Québec, 1799 — exposé par M. Cyrille Tessier.

20° Poem by Dickson ; — John Neilson — Quebec, 1777 — exposé par l'Université Laval.

21° Trial of Daniel Disney — Brown & Gilmour, Quebec, 1767 — exposé par l'Université Laval.

22° Le Juge à paix ou officier de paroisse pour la Province de Québec, extrait de Richard Brown, traduit par Joseph-François Perrault, à Montréal, chez Fleury Mesplets — 1789 — exposé par M. Chauveau

(1) Le catalogue dit 1790, mais un des documents publiés dans cette brochure est de 1791. Quel est l'auteur de ce singulier pamphlet si rempli d'emphase et d'exagérations ?

(2) Le catalogue donne pour titre : *Sermon de Mgr Denaut, etc.*; nous avons rétabli le titre d'après notre exemplaire.

20° Grand Alphabet divisé par syllabes pour instruire avec facilité les enfants à épeler, lire et chanter à l'église, contenant ce qui se chante à la sainte messe, à vespres et à complies ; imprimé à la nouvelle imprimerie — rue des Jardins à Québec, 1800 — exposé par M. Chauveau.

C'est très probablement le premier livre d'école imprimé en Canada — du moins, telle était l'opinion de M. Laverdière.

Plusieurs des premiers produits de l'imprimerie en Canada ont été des livres de prières, et à cela rien d'étonnant ; c'était un des premiers besoins de la population, besoin d'autant plus grand qu'alors les rapports avec la France étaient presque nuls et que l'importation des livres français était entourée de grandes difficultés. Plus tard, lorsque les produits de l'industrie parisienne et lyonnaise, et surtout lorsque les livres si élégants et si bien *imagés* de Mame, de Tours, ont pu se vendre à meilleur marché même que les livres canadiens, on a imprimé moins de livres de prières.

Il paraît qu'un assez bon nombre de ces livres ont été imprimés de 1800 à 1830. Nous désignerons les suivants qui sont, le second surtout, de splendides échantillons de la typographie canadienne.

Heures royales, en gros caractères, contenant les Epîtres et Evangiles des principales fêtes de l'année. — Québec, 1806, à la nouvelle imprimerie n° 19, rue Buade, in-8°.

Manuel du Chrétien, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire pour s'instruire de sa religion et se sanctifier, première édition faite à Québec sur celle de Toulouse de l'année 1793. — Québec, 1813, à la nouvelle imprimerie, in-8°.

A ces deux ouvrages, exposés par M. Chauveau, nous ajoutons deux autres livres jusqu'ici ignorés de nos bibliophiles et qui viennent d'être découverts, le premier par M. Oscar Dunn, le second par M. Cyrille Tessier. Ce sont :

La Journée du Chrétien, sanctifiée par la prière et la méditation. — Nouvelle édition augmentée. A Québec, chez Louis Germain, fils, rue de la Fabrique. — Imprimée à la nouvelle imprimerie, 1795.

L'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle, avec une prière et une prière à la fin de chaque chapitre, par le R. P. Gonnelieu, etc. — Québec, à la nouvelle imprimerie, 1813.

C'est probablement la seule édition canadienne de ce chef-

d'œuvre, traduit dans toutes les langues et publié dans tous les pays (1).

Le livre de prières qui s'est imprimé le plus souvent et chaque fois à un très-grand nombre d'exemplaires, est la *Neuvaine à St François-Xavier*. C'est une dévotion pour bien dire nationale, et ce livre est le plus populaire après le petit catéchisme. Combien de gens ont appris à lire dans une *Neuvaine à St François-Xavier* et n'ont presque pas connu d'autre livre? Nous serions curieux de savoir en quelle année on en a fait la première édition canadienne.

Nous connaissons aussi comme très répandus autrefois :

Exercice très dévot envers St Antoine de Padoue le thaumaturge, de l'ordre séraphique de St François — avec un petit recueil de quelques principaux miracles — Montréal — Imprimé et à vendre par James Brown — vis-à-vis le Séminaire, 1813.

La solide dévotion à la Sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph, à Montréal — chez F. Mesplets, Imprimeur et libraire, 1787.

Le même ouvrage — Québec, à la nouvelle imprimerie, 1809.

Nous n'avons ni le temps, ni l'espace pour mentionner tous les livres canadiens de 1800 à 1830 qui ont été exposés; nous signalerons encore parmi les plus rares et les plus anciens :

1^o A Summary of the principal evidence for the truth and Devine origin of the Christian Revelation and a poem on Death, by Dielby Porteus, Bishop of London; a new edition — Nahum Morver — Montréal, 1810, exposé par la Société numismatique.

2^o A narration of remarkable occurrences connected with the death of Louis XVI — translated by Stephen Cleveland Blyths — Nahum Morver — Montréal, 1812, exposé par la même société.

3^o Lex Parliamentaria par F. J. Perrault, Québec, — P. E. Desbarats, 1803, exposé par M. Oscar Dunn ainsi que les deux suivants.

4^o Dictionnaire de l'ancien droit du Canada, par Justin McCarthy — John Nelson, Québec, 1809.

5^o La vie de la vénérable Sœur Bourgeois — W. Gray — Ville-Marie, 1818.

(1) Une édition qui paraît en avoir été faite chez J. et O. Crémazie, à Québec, en 1846, et une autre chez E. R. Fabre, à Montréal, en 1848, sont en réalité imprimées chez Mame, à Tours, comme on peut s'en convaincre en regardant à la dernière page.

6° Le manuscrit venu de Ste-Hélène d'une manière inconnue imprimé par Joseph Victor Délorme, Montréal, 1818, exposé par M. C. Tessier.

7° Almanach des Dames pour l'année 1807, par un jeune Canadien — Québec — imprimé à la Nouvelle imprimerie — avec cette épigraphe "Je dois ma muse à vos plaisirs." 64 p. in-32, exposé par M. Cyrille Tessier.

Ce curieux petit volume, dont nous avons entendu parler il y a longtemps, est tombé là pour la première fois sous nos yeux. C'est une compilation d'épîtres galantes, d'anecdotes, de facéties, de madrigaux. Deux pièces de vers paraissent être originales.

L'une révèle le nom du compilateur ; elle est adressée à Mlle R. A. — Rosalie Amiot — qui plus tard fut l'épouse de M. Louis Plamondon, l'un des hommes les plus remarquables de Québec à cette époque. L'autre est probablement écrite par M. Quesnel ; elle est adressée à M. L..... " *qui se plaignait que ses talents et ses vers n'étaient point récompensés par le gouvernement.*"

Voici comme elle se termine :

..... Dans ce pays ingrat,
Où l'esprit est plus froid encor que le climat,
Nos talents sont perdus pour le siècle où nous sommes,
Mais la postérité fournira d'autres hommes,
Qui goûtant les beautés de nos écrits divers,
Célébreront ma prose aussi bien que tes vers.
Pénétrer l'avenir est ce dont je me pique
Tu peux en croire enfin mon esprit prophétique,
Nos noms seront connus de tout le Canada,
Chantés depuis Longueuil..... jusques à Yamasca.

A côté de ces premiers essais de l'art typographique, se trouvent quelques-unes des belles productions de notre temps. Nous avons remarqué surtout la belle édition de Champlain publiée par M. Desbarats, et un exemplaire *non rogné* — peut-être le seul dans cette condition — du *Journal des Jésuites*, imprimé pour les abbés Laverdière et Gasgrain, par la maison Brousseau, et dont l'édition presque entière a été détruite dans l'incendie de cette librairie. Ce beau volume était exposé par M. Dunn, qui est aussi l'heureux possesseur d'un exemplaire *non rogné* du Champlain de M. Desbarats.

Le catalogue indique un grand nombre de livres dans les différentes langues sauvages. On aura sans doute remarqué

que le livre le *second* en date parmi nos *incunables canadiens*, était un livre de prières en langue montagnaise.

Les RR. Pères Oblats ont exposé une petite collection de livres sauvages, la plupart composés par des membres de leur compagnie.

Parmi ceux-là se trouve le "Dictionnaire et Grammaire de la langue des Cris," par le Père Lacombe, qui est sans contredit le travail le plus considérable qui ait été publié sur aucune des langues primitives de l'Amérique.

Mais le volume le plus remarquable et le plus précieux de ce genre, c'est la fameuse Bible d'Elliot, exposée par M. Trumbull et qui a coûté plus de \$1,000. Elle est imprimée dans la langue des anciens sauvages du Massachusetts, et à part de sa curiosité, de sa rareté, elle est un véritable monument de l'art typographique aux Etats-Unis, à une époque comparativement ancienne. C'est le *dahlia bleu*, le *merle blanc* des bibliophiles de l'autre côté de la ligne 45.

Les journaux et les publications périodiques, tant pour l'Europe que pour l'Amérique, sont représentés par de nombreux et curieux échantillons. L'Université Laval nous paraît avoir exposé la plus belle collection d'anciens journaux canadiens. Elle possède aussi la collection la plus complète qui existe des *Almanach de Québec*, petits livres si utiles pour ceux qui font des recherches historiques, si curieux à consulter à tout moment, et à faire intervenir comme arbitre des petites discussions intimes que l'on peut avoir sur telle ou telle personne qui a rempli tel ou tel emploi, il y a bien des années.

La section des vieux manuscrits enluminés était plus riche qu'on aurait osé l'espérer.

Arrêtons-nous quelques instants devant ces chefs-d'œuvre de la patience et de l'art savant de l'ancienne civilisation européenne.

C'est d'abord le *Livre d'heures de Marie Stuart*, exposé par l'Université Laval. S'il n'est peut-être pas le plus remarquable sous le rapport des enluminures, il a un intérêt historique plus grand qu'aucun de ceux que nous allons mentionner. Qui est-ce qui ne s'estimera pas heureux de voir et de toucher un livre qui a appartenu à cette intéressante et malheureuse princesse ?

Vient ensuite un magnifique Nouveau Testament latin à deux colonnes, exposé par M. Mercer, de Cincinnati. Ce riche échantillon de calligraphie coloriée, fait en Allemagne par un copiste du

treizième siècle, a été décrit avec soin par M. Hart, dans un article publié dans le *Canadian Illustrated News*. Il paraît même le préférer aux *Benedictiones Dominicales* de la même époque, exposé par M. G. Smith, de Montréal, et qui a cependant été très admiré de tous les connaisseurs. La collection de manuscrits enluminés qui se trouvait réunie était d'autant plus précieuse qu'il y en a du treizième, du quatorzième, du quinzième, et même du seizième siècle. On sait que le travail des calligraphes s'est continué longtemps après la découverte de l'imprimerie ; et que les majuscules de la plupart des *incunables* sont dessinées et peintes à la main, dorées et ornées, avec le même soin que celles des livres du moyen âge.

A voir tous ces beaux livres enluminés, tant manuscrits qu'imprimés, on se croyait dans quelque musée ou dans quelque grande bibliothèque d'Europe, dans celle des Médicis à Florence, par exemple, où les vitrines sont remplies de ces chefs-d'œuvre écrits ou imprimés sur le plus beau vélin, et où l'or, l'argent, le pourpre, l'azur, le vermillon rehaussent l'éclat du travail patient et intelligent des anciens copistes ou des premiers imprimeurs.

Quelques anciens échantillons de manuscrits asiatiques, des papyrus, un livre d'école polynésien écrit sur des feuilles de palmier, et plusieurs autres curiosités calligraphiques complétaient cette partie, qui n'était pas la moins intéressante du catalogue.

Une belle collection de manuscrits irlandais et de livres imprimés dans la langue de la vieille Erin, réunie et exposée par M. Edward Murphy, de Montréal, forme un catalogue séparé, imprimé à ses frais et qui lui fait le plus grand honneur.

Les vieilles chartes, les vieux actes notariés, les lettres autographes, tant pour l'Europe que pour le Canada, étaient assez nombreux. M. Gérald Hart, Mlle LeMétayer-Masselun, M. George Baby, M. McLaghlan, M. Boucher de la Bruère et la Société numismatique en ont exposé d'intéressantes collections. Nous remarquons particulièrement la commission signée par Louis XV "commettant Messire de Vaudreuil gouverneur et lieutenant-général de la Nouvelle-France, à la réception et admission en son nom du Sr de la Pérade de Lanaudière, capitaine d'infanterie au Canada dans l'ordre militaire de St Louis," 1759 — ainsi que les deux pétitions avec les signatures originales des habitants français et catholiques de la partie de Montréal de la province de Québec, adressées à Sa Majesté, la première en 1784,

priant que tous les droits et privilèges des sujets britanniques leur soient accordés, et la seconde en 1785, appuyant la première et "demandant de plus la permission de faire venir d'Europe les prêtres dont ils ont besoin pour l'éducation de leurs enfants afin qu'il ne puisse être fait par la suite de distinction entre les anciens et les nouveaux sujets."

Ces trois pièces importantes ont été exposées par M. George Baby.

Le département des cartes géographiques, des estampes, gravures, lithographies et photographies, et des livres illustrés, est beaucoup trop étendu pour que nous puissions nous y arrêter aussi longtemps que nous le désirerions. Le département de l'instruction publique du Haut-Canada, l'Université Laval, M. King, M. McLaghlan, M. John Horne, de Montréal, M. Irwin et plusieurs autres exposants avaient fourni ce qui passerait partout pour une très belle et très rare collection. Les chefs-d'œuvre d'Albert Durer, de Rembrandt, de Blœmhart, de Bartholozzi, de William Hogarth, de Bolswert, de Callot, de Bernard Picard, et d'artistes plus modernes, attireraient l'attention des amateurs.

Le Canada avait peu de chose à montrer d'original dans ce département; cependant l'Université Laval et le département de l'instruction publique d'Ontario exposaient un bon nombre de cartes, de plans, de vues, et des portraits gravés, lithographiés ou photographiés, des hommes marquants de notre histoire, ou de nos célébrités contemporaines.

Parmi les gravures européennes exposées, il y en avait une qui tirait une grande valeur de la circonstance de l'exposition elle-même. C'était une estampe de Last représentant Caxton examinant la première épreuve sortie de sa presse à l'abbaye de Westminster, d'après le tableau de Weinhert.

Les livres à gravures formeraient à eux seuls une exposition très brillante; il y en avait de très modernes et de très splendides, de très anciens et de très curieux. Parmi ces derniers nous avons remarqué "Le Théâtre des cités du Monde, par George Bruin — Cologne, 1572," exposé par M. le comte d'Orsonnens. Il y a là de curieuses gravures coloriées donnant des vues des principales cités du monde au commencement du seizième siècle.

La collection *Shakespeareienne* et aussi la collection des *Bibles*, que nous avons oublié de mentionner spécialement plus haut, contenaient de magnifiques ouvrages illustrés. Dans cette

dernière se trouvaient quelques volumes spécimens de deux bibles, l'une in-folio, l'autre in-quarto, que M. Irwin, d'Oswego, a illustrées lui-même en y insérant des gravures rares et précieuses.

La première de ces bibles ainsi étendues, forme 63 volumes in-folio — la seconde, 43 volumes in-quarto. — Elles contiennent plusieurs milliers de gravures, à partir des maîtres les plus anciens à venir jusqu'aux plus modernes. — Comme il n'y a point de sujets qui aient plus exercé les artistes que ceux de la Bible, on a là tout naturellement une splendide histoire de l'art.

Nous aurions encore beaucoup à dire sur les reliures par des relieurs célèbres, sur les livres ayant appartenu à des personnages illustres, sur les livres polyglottes, toutes choses chères aux bibliophiles ; mais il nous reste à peine l'espace de dire un mot de la collection de médailles et de monnaies.

Assez singulièrement, puisque cette exposition se faisait sous les auspices de la Société numismatique, cette partie du catalogue est encore plus insuffisante que celle qui a rapport aux livres, aux manuscrits et aux gravures.

Ainsi, on y voit simplement que la Société numismatique et M. McLaghlan ont exposé leurs cabinets au complet, que l'Université Laval a envoyé une partie du sien, et que M. Cyrille Tessier, qui possède une des plus belles collections dans le pays, a aussi exposé quelques pièces anciennes.

Nous n'aurions point tenu à voir une liste des monnaies qui offrent peu d'intérêt à d'autres qu'aux rares amateurs, mais une description des médailles les plus anciennes, particulièrement de celles qui ont rapport au Canada, aurait été très utile au point de vue historique.

Parmi les médailles canadiennes qui sont décrites, il s'en trouve une présentée à M. Maurice de Salaberry, frère du héros de Châteauguay, qui mourut tout jeune dans l'Inde, en 1809. Elle est d'un assez grand modèle (48) ; elle lui aurait été donnée par les officiers du premier bataillon de la milice de Québec, à l'occasion de son départ pour l'armée anglaise. L'inscription est en latin. On sait qu'un autre de ses frères fut tué à Badajoz, en Espagne. C'est là un précieux souvenir de cette époque et de cette famille illustre. Cette médaille était exposée par M. Cyrille Tessier.

Telle a été l'exposition que l'on est convenu d'appeler *Cartonienne*. Elle a fait honneur à Montréal et aux Canadiens, ainsi

qu'à ceux de nos voisins des Etats-Unis qui ont bien voulu y prendre part.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de pareilles expositions. Elles entretiennent et activent le feu sacré chez les amateurs et les collectionneurs, dont le rôle est si utile, au point de vue de l'étude et de la conservation des trésors littéraires et historiques; elles peuvent exciter les indifférents et réveiller chez eux des goûts qu'ils n'avaient pas encore manifestés; enfin elle permet aux initiés de se mieux connaître, de se favoriser mutuellement par des renseignements ou par des échanges intelligents.

Nul doute que cette première tentative n'ait été, sous bien des rapports, incomplète et n'ait laissé beaucoup à désirer. Mais c'était superbe pour un coup d'essai. Le catalogue ne contient pas moins de 2365 articles pour les livres, cartes, journaux, etc., sans compter les médailles, et on a pu voir que dans chaque branche il y avait de nombreux et beaux échantillons. De fait, la variété était peut-être trop grande: on avait voulu trop embrasser.

Mais le principal défaut provient de ce qu'on n'avait point ménagé d'intervalle entre la réception des objets et leur exposition.

Le classement en a souffert, et comme nous l'avons fait remarquer en commençant, la rédaction et l'impression du catalogue ont été très défectueuses. Dans les circonstances, il ne pouvait guère en être autrement.

Ce sont là des erreurs qui ne se répéteront certainement point dans une seconde exposition, et nous souhaitons, de tout notre cœur, qu'il y en ait une, au moins en ce qui regarde les travaux littéraires et artistiques exécutés en Canada ou ayant le Canada ou des choses canadiennes pour sujet.

Montréal a donné l'exemple, non-seulement au Canada, mais à toute l'Amérique; la vieille cité de Champlain devrait tenir à honneur de faire au moins la seconde exposition de ce genre sur ce continent.

Elle possède une institution dont les vastes salles, les belles collections, le personnel nombreux et distingué conviendraient parfaitement à une pareille entreprise. L'Université Laval trouverait, nous osons l'espérer, pour un tel objet, le concours empressé des sociétés littéraires de la ville, de ses anciens élèves dans le pays et du gouvernement local. On nous pardonnera sans

doute de l'avoir mentionnée ; mais quoiqu'elle n'ait pas besoin d'une occasion de ce genre pour se manifester, elle y trouverait cependant un accroissement de gloire et, par la suite, de profits qui ne seraient pas à dédaigner.

DISCOURS DE M. DAWSON

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je ne vois rien de mieux à faire, pour ouvrir cette séance, que de répondre à une question que l'on m'a posée plusieurs fois depuis quelques jours, et que beaucoup de personnes se sont faite à elles-mêmes, si elles ont hésité à l'adresser à d'autres, de crainte de paraître ignorer ce qu'elles auraient dû savoir.

Quel est ce Caxton dont le nom fait en ce moment tant de bruit, et dont on avait si peu entendu parler jusqu'ici ? Qui est-il ? Quelle était sa mission dans le monde ? Enfin qu'a-t-il fait pour nous ?

Les rudiments de l'art de l'imprimerie remontent à une date très reculée, et Guttemberg, que l'on considère comme l'inventeur de cet art, mourut quelque temps avant que Caxton l'eût introduit en Angleterre. L'écriture alphabétique, on le sait maintenant, date d'une époque très reculée dans les annales orientales. On savait imprimer et estamper avec des sceaux et des blocs dans les temps les plus primitifs, et chez les peuples les moins civilisés.

L'heureuse idée qui donna naissance à l'imprimerie, consistait à placer des lettres séparées sur des types mobiles qui pourraient être réunis ou disjoints à volonté. Ce ne fut point Caxton qui eut cette idée ; mais son mérite, c'est d'avoir été un de ceux qui virent la grande importance de cet art, alors dans son enfance, et d'avoir dévoué son existence à son application et à

son extension. De tels hommes sont quelquefois aussi utiles que les inventeurs eux-mêmes ; car sans eux, souvent les inventions mourraient ayant à peine vu le jour, ou n'auraient qu'une très courte existence. Nous qui vivons quatre cents ans après Caxton, nous pouvons constater qu'il ne s'était pas exagéré l'importance de son art, et nous en voyons des applications qu'il pouvait à peine soupçonner.

L'immense et rapide diffusion de la pensée, les développements de l'éducation, le fait que ceux qui exercent une influence sur leurs semblables ont maintenant un public de plusieurs millions au lieu de quelques centaines d'hommes, le fait qu'il est possible de réunir, comme dans un même entrepôt, tout le savoir et toutes les connaissances du monde entier ; tels sont les résultats de cet art si simple et cependant si merveilleux. Si nous les comparons avec ce que pouvait obtenir de mieux le travail tout manuel des copistes de l'antiquité ou de ceux du moyen âge, on est frappé d'étonnement et l'on sent que si aujourd'hui cet appui était enlevé à notre civilisation, elle tomberait nécessairement en ruine.

Il n'est pas juste non plus de dire que la presse a fait autant de mal que de bien. L'imprimerie elle-même est un art inoffensif et ayant sa raison d'être ; elle occupe d'une manière profitable beaucoup de bras et beaucoup d'intelligences. Si ses productions servent quelquefois de mauvais instincts ou de mauvaises causes, ou même des entreprises immorales, cependant non-seulement le bien l'emporte de beaucoup sur le mal, mais encore elle a les moyens de remédier aux maux qu'elle engendre. Sa lumière, comme celle du soleil, luit quelquefois sur ce qui est vil et mauvais ; mais même alors elle ne fait que révéler ce qui est dangereux, en éclairant des éléments de désordre qui fermenteraient sans cela dans l'ombre et n'en feraient que plus de mal (1).

L'entière et libre discussion de tous les sujets par une presse qui n'est soumise à aucune entrave, quels que soient les inconvénients qui puissent en résulter parfois, est, d'après l'expérience générale que nous en avons, la meilleure garantie de réussite

(1) Cette proposition, vraie dans un sens, est trop absolue dans un autre. Il est nécessaire, dit l'Écriture, qu'il y ait des scandales ; mais malheur à ceux par qui le scandale arrive. Nos lecteurs ne manqueront point, nous en sommes sûrs, de faire l'application de cette remarque à d'autres passages de ce discours. — *Note de la Rédaction.*

et de progrès pour une société. J'affirmerai donc énergiquement que lorsque Caxton inaugura l'art de l'imprimerie en Angleterre, et lorsque, par la suite, la constitution britannique eut garanti la liberté de discussion dans la presse et admis le droit de publier tout ce qui n'est pas absolument immoral ou séditionnel, il y eut là une chose dont la nature, bonne en elle-même, était aussi peu mêlée de mal qu'on puisse l'espérer d'aucune constitution humaine, et que pour cette raison la célébration que nous faisons aujourd'hui est un juste tribut, un hommage vraiment dû à un événement aussi grand et aussi fécond en résultats, qu'aucun de ceux qui se trouvent dans l'histoire de notre pays.

La manière dont Caxton introduisit l'imprimerie en Angleterre est aussi très remarquable. Il n'était pas un simple accident dans son époque, un homme qui s'achète une presse et des caractères et exploite une industrie nouvelle dans un endroit. C'était un homme instruit, un littérateur. Il commença par traduire un ouvrage du français en anglais, puis il apprit la typographie, à un âge assez avancé, afin de pouvoir imprimer son livre. Il arrivait à la soixantaine lorsque son premier volume parut. Voici comment il s'exprime lui-même à ce sujet : " C'est pourquoi j'ai appris et pratiqué à grande peine et dépense afin de mettre en imprimé ce livre dans la manière et forme que vous voyez ; et il n'est pas écrit avec une plume et de l'encre comme d'autres livres, mais est fait de manière à ce que chacun puisse l'avoir chez soi."

Caxton, comme Franklin et plusieurs autres hommes distingués de ce continent, par une heureuse combinaison, a réuni dans sa personne l'auteur et l'imprimeur, condition de succès, pour bien dire, indispensable pour cet art nouveau dans un nouveau pays. Il lui fallait une très grande énergie pour parvenir, avec les moyens imparfaits qu'il avait à sa disposition, à imprimer, en moins de quatre mois de travail, son premier volume, *l'Histoire de Troie*.

Les nombreux ouvrages qu'il a imprimés pendant les vingt années qui suivirent, prouvent une industrie, une activité et une habileté vraiment étonnantes. Il déploya le zèle le plus éclairé dans les recherches qu'il fit, pour se procurer les meilleures copies manuscrites des ouvrages dont il fit des *éditions premières*.

L'homme qui a introduit l'imprimerie en Angleterre n'était

donc pas un homme vulgaire, un de ceux que pousse le hasard ; c'était un de ces lutteurs, un de ces héros véritables, qui surmontent tous les obstacles et qui dépassent les limites qui semblent prescrites à l'époque où ils vivent. Un tel homme mérite de vivre dans la mémoire de ses semblables.

Mais, tandis que nous rendons ce juste hommage au bon vieil imprimeur qui, il y a déjà quatre cents ans, établit sa boutique à l'ombre de l'antique abbaye de Westminster, rappelons-nous aussi ce que nous devons à ses successeurs, plus particulièrement à ceux qui ont les premiers établi la presse dans cette colonie et ont assuré sa liberté, ainsi qu'aux hommes courageux qui, même aujourd'hui, luttent pour en porter les bienfaits jusqu'aux confins de plus en plus éloignés de notre envahissante civilisation.

DISCOURS DE M. WHITE

MESDAMES ET MESSIEURS,

J'ai l'honneur d'être chargé par le comité d'organisation de vous entretenir des progrès de l'art de l'imprimerie et surtout de cette institution si populaire, le journalisme. Nous ne nous occuperons point de décider si le mérite de l'invention de l'imprimerie appartient à Caxton, à Faust, à Gutemberg, à Schœffer, ou à aucun des autres hommes remarquables qui ont été tour à tour réputés dignes de cet honneur ; nous constaterons seulement que Caxton possède seul et sans rival celui d'avoir introduit cet art important dans notre mère-patrie. Il y a loin, certainement, de la lourde presse faite de bois qu'il avait montée dans l'abbaye de Westminster aux admirables et rapides mécanismes en usage de nos jours ; mais, à cette exception près et aussi à l'exception de la différence des caractères (ce qui est

plutôt du ressort du fondeur que de l'imprimeur), les procédés en usage alors, et ceux qui sont encore suivis aujourd'hui, sont à peu près les mêmes.

L'art de l'imprimerie peut se diviser en deux départements distincts, l'un est celui de la composition typographique et l'autre celui de l'impression. Dans le premier il n'y a guère eu de changements ou d'améliorations, à moins que l'on ne veuille regarder comme des améliorations les diverses tentatives que l'on a faites d'établir des machines à composer ; le premier essai de ce genre a été fait par le Dr Church à Cincinnati en 1820. Il y en a eu d'autres depuis ; mais on n'est point parvenu à populariser l'emploi de ces machines. (M. White expose ici les difficultés qui s'opposent à l'adoption de cet invention.)

Il est douteux que l'art de la composition typographique ait fait de nos jours de grands progrès ; on s'occupe surtout de la rapidité et c'est le cas dans les concours ou tournois qui se tiennent entre compositeurs. Mais la composition n'est point tout l'art de l'imprimerie.

Malheureusement, le principe d'uniformité de paiement pour la composition à la pièce, établie par les associations typographiques, a détruit toute émulation dans les travaux à l'entreprise. La correction et l'élégance de la composition y a perdu beaucoup. Tout en reconnaissant aux imprimeurs comme aux autres ouvriers le droit de se protéger mutuellement, je dois déplorer le résultat de leurs efforts dans ce qu'il a eu de funeste aux progrès et à l'excellence de l'art.

Il y a eu dans la manufacture des presses d'étonnants progrès, depuis la vieille presse de bois, et depuis le temps où avant cela on se servait de la brosse et du maillet, jusqu'aux machines perfectionnées de Hoe qui impriment par heure douze mille feuilles de papier sur les deux faces.

Passant à la seconde partie de son discours, le journalisme, M. White cita l'auteur d'un ouvrage ayant pour titre : " Le journalisme britannique," qui a résumé comme suit l'histoire des journaux : "Premièrement, nous avons eu les lettres manuscrites qui se passaient à l'aristocratie et aux gens très riches ; puis, à mesure que la passion d'apprendre les nouvelles augmentait, la ballade chantée ou récitée ; puis le pamphlet ; puis la feuille périodique ; puis enfin la gazette telle que nous la connaissons."

Il retraça ensuite l'histoire du journalisme en Angleterre

depuis l'établissement du premier journal en 1622, et aussi en Amérique depuis la première gazette publiée à Boston en 1690, et qui fut supprimée par l'action directe de la législature coloniale, pour avoir mal parlé d'elle et du gouvernement. Il fit ensuite allusion aux premiers journaux publiés en Canada, la *Gazette de Québec* en 1764 et la *Gazette de Montréal* en 1780. Cette dernière est en ce moment la doyenne du journalisme canadien. Le premier numéro publié annonçait que l'on s'y abstenait de toute discussion des affaires politiques de la province sans la permission du gouvernement. C'était là une abstention extrême dont on ne saurait accuser la presse de notre époque. Depuis ce temps, la presse a fait des progrès extraordinaires. Aujourd'hui l'existence du journal est partout le premier signe de progrès. A peine s'est-il fait quelque défrichement dans la forêt, à peine un village a-t-il commencé de naître, qu'il faut de suite un journal, qui se fait l'organe de la jeune colonie, pour exposer ses besoins et trop souvent aussi pour satisfaire ses passions. L'invention du télégraphe électrique et la fureur d'avoir des nouvelles données, pour bien dire, d'heure en heure, ont grandement changé le caractère de nos journaux; tandis que d'un autre côté la manie, des articles à *sensation*, le désir d'avoir toujours du nouveau aux dépens même de la sécurité de la vie privée et de l'honneur et du repos des familles, sont loin d'avoir amélioré le ton et la portée morale de nos journaux. Mais malgré tous ses défauts, la presse quotidienne rend d'immenses services à la société. Avec une presse libre, boulevard des libertés populaires et source de toutes les réformes, le progrès social est assuré. La gazette est devenue la littérature, souvent l'unique littérature des masses; elle donne l'empreinte à leurs opinions, elle dirige leurs destinées. On ne saurait s'exagérer la responsabilité qui s'attache à l'exercice d'une aussi grande influence, et tous ceux qui y prennent part d'une manière ou d'une autre, pourraient bien ajouter à leur prière quotidienne, les paroles prononcées par le doyen Stanley, à la célébration Caxtonienne qui s'est faite à l'abbaye de Westminster: "Donnez-nous, ô mon Dieu, le sentiment de ce que vaut la vérité, qu'elle soit bien ou mal reçue! Donnez-nous la franchise, la droiture, le courage, la foi qui fuit les ténèbres et se réjouit dans la lumière."

DISCOURS D'U Dr MAY

Le Dr P. S. May, du département de l'instruction publique d'Ontario, félicita le comité d'organisation sur le grand succès de l'exposition. Il craignait bien qu'il ne fût très difficile d'en faire une semblable dans la Province d'Ontario. Il parla aussi des trésors bibliographiques que le Dr Trumbull, d'Hartford, avait exposés. Après avoir fait quelques remarques sur l'enfance et la jeunesse de Caxton, dans lesquelles il s'attacha à montrer l'influence de l'éducation sur la carrière des grands hommes, il en vint à l'établissement de l'imprimerie en Amérique ; il parla assez au long de la Bible d'Elliot, exposée par le Dr Trumbull et qui est un des premiers chef-d'œuvre de la typographie américaine en même temps que le plus beau monument des langues sauvages de l'Amérique. Il réitéra, en terminant, ses félicitations sur le succès de cette belle entreprise, succès dont il n'aurait pas eu d'idée s'il n'eût été présent, et qui fait le plus grand honneur non-seulement à la société numismatique, mais à la ville de Montréal et à tout le pays.

JEAN-LOUIS

I

Jean-Louis avait douze ans.

Son père était cultivateur et exploitait une jolie ferme dans une des paroisses du bas du fleuve.

La famille était nombreuse, mais vivait assez à l'aise ; seulement il fallait travailler et quelquefois travailler dur.

C'est là ce qui déplaisait à Jean-Louis. Jouer à la balle ou aux billes, courir les bois pour dénicher les oiseaux ou cueillir des fruits, faire la pêche ou la chasse, lui était assez agréable ; les messieurs de la ville qui venaient passer leurs vacances sur les bords du fleuve, faisaient tout cela ; c'était donc de bon genre. Mais conduire les bœufs ou les chevaux de charrue, soigner les bestiaux, sarcler le jardin ou rechausser les pommes de terre, les choux et les navets, cela ne lui convenait pas le moins du monde.

Il consentait bien, de temps à autre, à mener les chevaux au pâturage, après le travail de la journée — cela lui faisait faire une course assez agréable et peu fatigante. Mais, pour tout le reste, il n'en était point ; et il n'y avait que la voix du père, appuyée du sifflement irrésistible d'une baguette de coudrier, qui pût vaincre cette résolution bien arrêtée, ou, pour appeler les choses par leur nom, ce déplorable entêtement.

Et puis, durant la morte saison, est-ce qu'on ne poussait pas la cruauté jusqu'à envoyer Jean-Louis à l'école ? A quoi bon l'école ? Un honnête homme ne peut-il pas vivre, et vivre heureux, sans savoir lire et sans avoir la tête farcie de grammaire et de géographie, pour ne pas parler de l'arithmétique et du catéchisme ?

Travailler le moins possible et jouir le plus qu'on peut, telle était donc la méthode de Jean-Louis. C'est excellent pour les commencements, mais désastreux pour la fin, comme Jean-Louis devait en faire plus tard la triste expérience.

Mes jeunes lecteurs ont déjà dû s'apercevoir, d'après ce que

je viens de dire, que notre héros, avec des dispositions semblables, n'était pas dans la voie qui conduit à la perfection.

J'avoue qu'il était rempli de défauts. Il était paresseux, colère, grossier, querelleur et détestait l'eau et le savon presqu'à l'égal de l'école et du travail. Cet aveu me coûte beaucoup, mais, enfin, il faut bien dire la vérité quand le devoir commande de la dire.

Et ceci m'amène tout naturellement à vous faire remarquer que, parmi tous les défauts qui le déparaient, Jean-Louis avait une qualité, oh ! mais une belle qualité : on ne l'avait encore jamais entendu faire un mensonge. Cela vous paraît étonnant, et, pourtant, c'est tel que je vous le dis. Comment cette belle qualité avait-elle pu ne pas être étouffée par tant de vilaines habitudes ? Je n'en sais rien, et c'est un secret de la Providence.

Vous avez vu, quelquefois, au milieu d'une touffe de mauvaises herbes, s'élever droite et fière une belle plante, portant une fleur éclatante et parfumée, qui se balance au-dessus de ces herbes malfaisantes comme si elle respirait un air à part ou se nourrissait d'un suc choisi. Ou bien, encore, n'avez-vous pas remarqué, dans les bois, le long d'un de ces ruisseaux bourbeux qui ressemblent à une conscience coupable, un tout petit endroit dans l'enfoncement de la rive, où l'eau toujours limpide permet d'apercevoir le sable brillant du fond. C'est un secret de la nature, que l'on peut, d'ailleurs, expliquer assez facilement.

Eh ! bien, cette qualité, dans l'âme de Jean-Louis, était comme la fleur et l'eau limpide dont je viens de vous parler. Cependant, c'était plus qu'un secret de la nature matérielle, c'était le mystère de la bonté de Dieu, et ces mystères se constatent mais ne s'expliquent pas.

Tout ce qu'on peut en dire, c'est que Dieu est bon, et qu'il est bon même en dépit de notre malice. Il permet que nous conservions toujours, au fond de notre cœur, un endroit sensible par lequel il puisse nous toucher à son heure, et nous ramener dans la bonne voie.

Je vous ai donc dit que Jean-Louis, à l'époque où je l'ai connu, avait douze ans et possédait une foule de défauts, moins celui de ne pas dire la vérité.

Or, Jean-Louis comptait bien ne pas vivre encore très longtemps de la vie qu'il menait. Le propre des paresseux est de ne

jamais s'amuser et d'être mécontents de tout, même de leur oisiveté.

Jean-Louis ne faisait pas exception à la règle générale.

Son père avait essayé tous les moyens de le ramener dans la bonne voie. Rien n'avait réussi. Jean-Louis ne cédait qu'à la force, c'est-à-dire au fouet. Dès que la douleur était passée, il recommençait de plus belle.

La mère avait également mis en œuvre toute sa douceur, toute sa patience ; le malheureux enfant n'en continuait pas moins à se conduire à sa guise.

Bref, Jean-Louis était devenu insupportable ; il boudait tout le monde, et tout le monde le détestait. Il ne parlait plus que sur ce ton cassant et bourru des gens qui sentent leur tort sans vouloir l'avouer. Ses camarades ne l'appelaient plus que du nom de *grognon*, ce qui le faisait entrer dans des colères sourdes et prolongées. Il était complètement déclassé.

Enfin, un soir, dégoûté de tout et surtout de lui-même, il descendit sur la grève à la tombée de la nuit, et, suivant la rive du fleuve, il marcha devant lui, sans savoir trop où il allait.

Il quittait toute sa famille, sans lui dire adieu, sans penser aux larmes de sa mère et aux vives inquiétudes que ce départ allait causer. Hélas ! Jean-Louis avait déjà le cœur presque fermé à ces douces émotions qui sont à la vie ce que le parfum est à la fleur. Il ne songeait qu'à lui-même ; tout ce qui touchait les autres ne lui importait guère.

Il chemina donc tranquillement sur la grève, le long des branches, tant que dura le crépuscule ; puis, lorsque la nuit fut tout à fait tombée, et qu'il n'eut plus à craindre d'être reconnu, il remonta vers le grand chemin et continua sa route, allant, comme il le croyait, à la conquête du bonheur et de la liberté.

Cependant, vers neuf heures du soir, pendant que notre héros poursuivait son voyage, on avait commencé, dans sa famille, à concevoir des inquiétudes. Le père de Jean-Louis alla s'informer chez les voisins ; mais personne n'avait vu le déserteur. Avec l'aide de quelques amis, et muni d'une lanterne, il parcourut les environs, explora les buissons et les fossés ; mais toutes ses recherches furent vaines ; et lorsqu'il rentra accablé de fatigue, sur les deux heures du matin, il se laissa tomber sur une chaise, la tête entre les mains, et resta là sans dire un mot, pendant que sa femme, assise près de la table, veillait et pleurait, et jetait de temps en temps un coup d'œil vers la porte, dans

l'espoir de la voir s'ouvrir. Mais la porte resta close. Ce fut une longue et triste nuit.

Le lendemain et les jours suivants, les recherches recommencèrent. On s'informa dans les paroisses voisines : personne n'avait vu Jean-Louis.

Enfin, au bout de quelques semaines, les parents de Jean-Louis en prirent leur parti ; son couvert, qui jusque-là avait été mis à la table de la famille, fut retranché. Le père avait la figure plus sombre, la mère pleurait plus souvent, vers le soir, mais la famille reprit son train de vie ordinaire. On ne parla plus du fugitif, pour tâcher de l'oublier.

Cependant, le soir de son départ, Jean-Louis avait marché jusque vers les onze heures. Il avait fait plusieurs lieues ; la faim et la fatigue commençaient à le gagner. Arrêter dans les maisons, il n'y fallait pas songer ; car, comme Jean-Louis n'était pas menteur, il eût été obligé, à la première question, de dire qu'il était parti en déserteur. A trois ou quatre reprises, il essaya de pénétrer dans les granges qu'il voyait ouvertes ; mais les chiens faisaient bonne garde et aboyaient assez fort pour éveiller tout le canton. D'ailleurs, il vaut autant l'avouer de suite, Jean-Louis avait grand'peur des chiens et aimait toujours à conserver, entre eux et lui, une distance respectable. C'est une faiblesse, direz-vous ; je vous crois, mais je connais bien des hommes qui la partagent. Quoi qu'il en soit, vers minuit, Jean-Louis, n'y tenant plus, avisa un bocage d'épinettes qui s'élevait sombre et silencieux à quelques arpents du chemin sur la lisière de la forêt, et y pénétra non sans trembler un peu.

Pour un enfant, le bois n'est jamais rassurant, surtout la nuit.

Notre héros choisit une épinette trapue qui étendait ses basses branches en arceaux épais au-dessus du sol tapissé de feuilles mortes. Il se blottit dans cette espèce de caverne, et après avoir fait sa prière du mieux qu'il put, il essaya de s'endormir.

Mais, hélas ! le sommeil qui, tout-à-l'heure, lui faisait pencher la tête, semblait maintenant le fuir, pour le laisser en proie à une sorte de tremblement nerveux qui ne lui permettait pas de clore l'œil.

C'est que Jean-Louis n'avait pas compté avec ces mille bruits vagues et mystérieux qui planent, la nuit, sur le silence des forêts et ressemblent à des esprits qui se parlent d'un arbre à l'autre et soupirent dans les feuilles, comme les échos douloureux d'un cœur trop plein.

Et puis, il y avait la peur des ours et des loups, le souvenir des loups-garous, des feu-follets, des chiens-volants, et de tous ces personnages effrayants dont il avait entendu raconter les histoires, le soir à la veillée.

Le craquement d'une branche, la chute d'une feuille sèche, la plainte d'un oiseau le faisaient tressaillir et penser à toutes sortes de choses effrayantes. Il eût donné beaucoup pour être couché chaudement dans son petit lit, à l'abri de tout danger, même avec la perspective d'aller passer toute la journée du lendemain à l'école. Dans sa position présente, tout ce qu'il avait considéré autrefois comme des malheurs insupportables lui apparaissait comme des inconvénients bien faciles à endurer, et il n'eût pas hésité à échanger cette nuit contre tout un été de sarclage ou d'école.

Pour comble de malheur, vers deux heures du matin, la pluie se mit à tomber pressée et froide — car on était en septembre. Jean-Louis n'y fit d'abord que peu d'attention : les branches de l'épinette le protégeaient suffisamment. Mais au bout de quelque temps, quand l'arbre fut bien humecté, de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber sur Jean-Louis pour se succéder ensuite plus rapidement. Bref, au bout d'une heure, notre héros était complètement trempé. Il lui fallut pourtant attendre le jour dans cette position gênante.

Enfin, vers six heures du matin, il put quitter son trou humide et étirer un peu au soleil levant ses membres engourdis.

La journée s'annonçait superbe ; mais Jean-Louis n'avait rien mangé et la faim le faisait souffrir. En suivant la lisière du bois, il put trouver quelques mûres sauvages et quelques framboises oubliées aux branches. Il découvrit également des noisettes, dont les écorces piquantes lui causèrent aux mains de cuisantes démangeaisons.

Ce fut un bien maigre repas, et l'humidité aidant, Jean-Louis en vint à la conclusion que les choses ne pouvaient plus aller ainsi. Il en avait assez d'une liberté aussi dure ; il pensa à l'enfant prodigue et résolut de retourner à la maison de son père.

Il quitta donc le bois et redescendit vers le grand chemin.

L'endroit où il se trouvait n'avait pas d'habitations. Au nord du chemin et au pied des rochers taillés presque à pic, on apercevait le fleuve qui se dorait sous les rayons du soleil levant et que sillonnaient au loin les voiles grises des barques de pê-

cheurs. Tout au fond, on distinguait la ligne bleue des montagnes du nord, couronnées de belles vapeurs blanches.

Jean-Louis alla s'asseoir sur une grosse pièce de bois carré oubliée au sommet de la falaise, et attacha ses yeux sur ce grand spectacle, qu'il contempla longtemps. Peu à peu, il appuya sa tête sur sa main, puis la laissa retomber jusque sur la pièce de bois, où il finit par s'étendre et s'endormir profondément.

II

Lorsque Jean-Louis s'éveilla, le soleil marquait midi. Il faisait chaud et une légère brise du sud ridait la surface du fleuve. Notre voyageur, maintenant que ses hardes étaient sèches et qu'il se sentait lui-même reposé, commençait à oublier un peu ses terreurs de la nuit, et les résolutions qu'elles lui avaient fait prendre.

Il se mit à cueillir des poires sauvages qui croissaient en abondance sur l'escarpement de la falaise, puis, d'arbre en arbre, il descendit jusque sur la grève et, tout à fait décidé, maintenant, à ne pas retourner chez son père, il poursuivit son chemin le long du fleuve.

Les enfants oublient vite ; il avait déjà oublié sa nuit d'angoisse, et ne songeait pas que le déclin du soleil allait probablement le replacer dans la même position.

Après avoir marché pendant environ une demi-heure, Jean-Louis arriva près d'une anse assez profonde où il découvrit un joli brick qui se balançait sur ses ancres. Ce bâtiment était venu pendant la nuit chercher un abri contre l'orage, et s'appropriait maintenant à profiter de la brise d'en haut et du jusant, pour poursuivre sa route.

Au moment où Jean-Louis arrivait, le capitaine, qui était descendu à terre avec deux de ses matelots, mettait le pied dans son canot pour retourner à bord.

L'enfant les regardait d'un œil d'envie. Ce que voyant, le capitaine redescendit sur la grève et s'approcha de lui pour lui demander où il allait ; car il était étonné de voir un enfant si jeune dans ce lieu isolé. Malheureusement, il parlait une langue que Jean-Louis ne comprenait pas. Mais un des matelots qui étaient dans le canot, s'approcha à son tour, sur un signe du capitaine. C'était un Acadien, et Jean-Louis lui dit franche-

ment qu'il avait quitté le toit paternel et qu'il voulait voir le monde.

Lorsqu'on lui offrit de monter à bord en qualité de mousse, il ne put dissimuler sa joie et accepta des deux mains.

Une demi-heure après, il se promenait fièrement sur le pont du brick, après avoir diné avec l'équipage, qui se composait de cinq hommes, en sus du capitaine. Sur les deux heures, Jean-Louis reconnut, en haut des côtes, son clocher natal, et il put même apercevoir, dans un enfoncement, la maison blanche qu'il avait quittée la veille et où son père et sa mère pleuraient sans doute en pensant au fils disparu.

Ce souvenir l'attendrit jusqu'aux larmes, et en ce moment, il aurait donné tout au monde pour pouvoir aller se jeter dans les bras de sa mère.

Mais le brick filait rapidement sous le grand largue, et, bientôt, le clocher avec la maison blanche se fondirent dans les découpures blanches de la côte.

Toute cette journée et la journée suivante furent pour Jean-Louis des jours de fête. On n'exigeait de lui que peu de travail ; il se chauffait au soleil tant que le soleil brillait et dormait bien la nuit dans son petit cadre ; car la mer était calme. Mais le troisième jour, sur les neuf heures du matin, il s'éleva une grande brise du large. Les vagues commencèrent à se former et le brick dut se mettre à louvoyer pour ne pas être entraîné hors de sa course.

Tant que dura le jour le bâtiment se comporta assez bien, penchant un peu sur sa hanche et n'embarquant point d'eau. Mais quelques minutes après le coucher du soleil, le vent se mit à souffler avec une grande violence ; il fallut amener toute la toile et mettre à la cape sous la voile d'artimon. A mesure que la nuit se faisait, la tempête redoublait de rage ; le vent hurlait dans les cordages et les haubans craquaient sous l'effort des mâts. A un moment, le vaisseau dansait sur la crête d'une vague, et, l'instant d'après, il plongeait au fond du gouffre, embarquant, dans sa chute, d'énormes paquets de mer. Tout l'équipage était aux pompes et travaillait sans relâche. Seul, Jean-Louis était réfugié dans son cadre et tremblait de tous ses membres. Le mouvement du vaisseau le rejetait violemment de côté et d'autre, et il était obligé de se tenir cramponné au rebord de son lit pour ne pas être lancé sur le carré. Pour surcroît de malheur, le mal de mer se mit de la partie, et Jean-

Louis fut pris de nausées terribles accompagnées de violents vomissements. Plusieurs fois, durant cette longue nuit, il crut sa dernière heure venue. Ce qu'il endura d'angoisses ne peut se comprendre que par ceux qui, à un âge si tendre, ont subi une tempête en mer.

Enfin, vers huit heures, le lendemain matin, le vent sauta à l'ouest, la tempête se calma peu à peu et le brick put reprendre sa course. Lorsque Jean-Louis remonta sur le pont et qu'il vit les dégâts que cette nuit terrible avait causés, il eut un renouvellement de frayeur, et se promit bien, en lui-même, que s'il pouvait une fois débarquer, on ne le verrait jamais remettre le pied sur un navire.

Ce n'est pas tout ; il fut obligé de travailler comme les autres, pour aider, dans la mesure de ses forces, à réparer les avaries. Servir le charpentier, défaire les cordages pour les épissures, faire chauffer le brai et l'appliquer sur les joints et sur les cordes ; il en eut pour trois longues journées à travailler sans relâche. Et avec cela, il était encore tout malade des effets de ses nausées et ne pouvait presque pas prendre de nourriture.

Enfin, le cinquième jour, vers le soir, le brick vint jeter l'ancre dans la baie de Miramichi, et Jean-Louis se prit à espérer de nouveau (1).

Le lendemain on commença à décharger la cargaison du vaisseau. L'ouvrage était dur et Jean-Louis avait aux mains des ampoules cuisantes. Quand je dis que l'ouvrage était dur, j'entends que Jean-Louis le trouvait ainsi, habitué qu'il était à ne faire œuvre de ses dix doigts, car, en fin de compte, ce n'était pas un travail trop difficile à supporter, et l'équipage ne s'en plaignait pas.

Mais Jean-Louis était paresseux, je crois vous l'avoir déjà dit ou, du moins, laissé entendre. Aussi se lassa-t il bientôt de ce qu'il appelait une rude corvée, et, un bon soir, il quitta le brick, sans avertir personne et se sauva vers la campagne.

Voilà encore une action qui n'est pas à l'honneur de Jean-Louis. S'il avait demandé son congé au capitaine, il est certain qu'il l'eût obtenu sans trop de difficulté. Il aurait pu partir la tête haute et non pas comme un malfaiteur qui évite les grands chemins et la lumière du soleil. Plaignons Jean-Louis, mais

(1) La baie de Miramichi s'ouvre sur la côte du Nouveau-Brunswick, à l'entrée du détroit de Northumberland.

gardons-nous de lui jeter la pierre, nous souvenant que, dans bien des circonstances, notre conduite n'a peut-être pas été tout à fait exempte de blâme. En examinant un peu sa propre conscience, on se sent porté à avoir plus d'indulgence pour les actions d'autrui.

D'ailleurs, tout ne fut pas rose, dans cette seconde expédition de notre héros, et il eut à endurer bien des souffrances, le long de la route.

Enfin, au bout de trois jours, affamé et brisé de fatigue, il alla frapper à la porte d'une ferme isolée, et demanda un morceau de pain avec la permission de se reposer un peu. Cette fois, Jean-Louis était bien tombé. Toute la famille était aux champs, hors la fermière, qui gardait la maison, avec un petit garçon de trois ou quatre ans.

C'était une bonne acadienne qui s'attendrit au premier coup d'œil sur l'état de notre héros. Elle lui donna un grand bol de lait avec une grosse miche de pain. Il y avait longtemps que Jean-Louis n'avait été à pareil festin ; aussi s'en donna-t-il à bouche que veux-tu.

Après son repas, il se mit en frais d'amuser le petit garçon de la fermière. Comme tous les paresseux, Jean-Louis était rempli de petits agréments de société, lesquels avaient été sa seule étude. Il marchait sur les mains, faisait la roue, se suspendait par les pieds aux bâtons de l'échelle, fabriquait, avec son seul mouchoir, des rats, des souris, voire des bons hommes très-sortables. Bref, il enchanta le bambin qui ne voulait plus le quitter, et gagna tout-à-fait le cœur de la fermière.

Le soir, lorsque les travailleurs revinrent du champ, la bonne femme eut une longue conversation avec son mari, et il fut décidé que l'on garderait Jean-Louis jusqu'au printemps — s'il voulait travailler — et qu'il aurait, pour ses services, la nourriture et l'habillement, plus un écu par mois.

Jean-Louis, consulté, trouva ces offres magnifiques et n'eut garde de les refuser.

Voilà donc notre héros valet de ferme et contemplant devant lui un avenir doré. Etrange contradiction ! Chez son père, il trouvait ces travaux humiliants et dégradants ; ici, ils lui apparaissaient sous un jour tout à fait agréable. Mais laissons faire un peu. Peut-être Jean-Louis changera-t-il d'avis, la chose lui est déjà arrivée. Et d'ailleurs, il n'est pas le seul de son espèce : j'ai connu bien des enfants du même âge et même plus

vieux qui brûlaient le lendemain ce qu'ils avaient adoré la veille. Ce sentiment est un peu dans la nature humaine, et l'âge mûr lui-même n'en est pas exempt.

Le lendemain, Jean-Louis commença son travail. Il ne s'agissait plus de faire des cabrioles pour amuser un enfant de trois ans. Il fallut aller au champ et travailler d'importance. Le fermier n'était pas un homme dur ; mais il n'aimait pas les paresseux et, chez lui, on gagnait son pain.

Je vous surprendrai, peut-être, en vous disant que Jean-Louis ne se fit pas trop tirer l'oreille. Son expérience passée lui avait-elle fait prendre les choses sous un jour nouveau ; ou bien, la Providence, qui veille sur les plus petits, lui avait-elle soufflé au cœur un peu de courage ? Je crois qu'il y avait des deux. Dans tous les cas, Jean-Louis en avait gagné beaucoup ; et il faut lui tenir note de ce bon point, puisque nous ne lui avons pas ménagé les mauvais.

Lorsque la moisson fut engrangée et les pommes de terre mises en cave, on put se reposer un peu. Il était temps. Jean-Louis commençait à faiblir. La récolte des pommes de terre, surtout, l'avait désenchanté. Il faut dire que c'est un travail ennuyeux, surtout pour celui qui n'y est pas habitué ; et beaucoup de mes petits lecteurs comprendront que Jean-Louis se soit un peu relâché.

L'hiver venu, notre héros fut adjoint à l'aîné des garçons dont la tâche était de soigner les bestiaux. Ce n'est pas un métier difficile ; il est au contraire agréable et très sain, — c'est ce que disent du moins les professeurs d'hygiène ; et, pour cette fois, j'avoue que je partage leur opinion.

Eh ! bien, croiriez-vous que Jean-Louis ne fut pas du tout content, qu'au contraire, il se trouva le plus malheureux des hommes ? C'est pourtant vrai. Mais, il faut s'expliquer : Jean-Louis avait peur des chevaux ; mais une peur invincible. Quand il lui fallait pénétrer près de la crèche, pour porter le foin, l'avoine ou l'eau, il tremblait de tous ses membres et se croyait sur le point de mourir. Il avait tort, me direz-vous : les chevaux n'ont pas pour habitude d'avaler les enfants. D'un autre côté, si vous songez que Jean-Louis, à l'âge de quatre ans, avait été saisi entre les puissantes mâchoires d'un étalon et rejeté violemment à vingt pieds plus loin ; que, dans sa chute, il avait été très maltraité et qu'il en avait eu pour près d'un mois à garder le lit ; vous comprendrez combien son imagination avait

dû être frappée, et comment la peur pouvait encore durer. Il ne faut pas encourager la poltronnerie ; mais il ne faut pas non plus, parce qu'on a les nerfs solides, se moquer de ceux que leur constitution plus faible, ou les suites d'un accident rendent moins hardis.

Donc Jean-Louis avait peur. Il y avait surtout un grand cheval blanc qui lui causait des transes mortelles. Les animaux ont plus d'esprit qu'on ne le pense. Or, ce cheval blanc avait deviné les craintes de Jean-Louis, et chaque fois que l'enfant s'approchait pour le soigner ou le bouchonner, il couchait l'oreille, frappait du pied et geignait d'une manière qui paraissait terrible. Quand il fallait surtout lui mettre la bride, c'était toute une cérémonie.

Jean-Louis en dépérissait. Aussi, lorsque le printemps fut revenu, était-il tout découragé.

Il eut l'idée de s'enfuir ; mais une bonne pensée lui vint : il demanda son congé, qui lui fut accordé, non sans quelques difficultés. Car le fermier trouvait, avec raison, qu'ayant nourri et logé Jean-Louis à ne faire presque rien pendant la morte-saison, il était juste qu'il profitât de ses services à l'heure du travail. Cependant la bonne fermière intervint encore, et, un beau matin d'avril, Jean-Louis put partir avec un sac rempli de vivres et cinq beaux écus tout neufs cousus dans la doublure de son paletot.

Il y a des gens qui ont fait le tour du monde avec beaucoup moins.

—*A continuer.*

NAPOLÉON LEGENDRE.

VERCINGETORIX

NOUVELLE HISTORIQUE DEVANT SERVIR D'INTRODUCTION A L'HISTOIRE
ROMANTIQUE DES FRANÇAIS

PAR

ALFRED DE VERVINS

VI

A GERGOVIA

Nous sommes au soir du sixième jour, depuis que les voyageurs ont reçu l'hospitalité chez le collier-d'or.

Depuis la veille, Vercingétorix et ses compagnons sont en Arvernie, mais ils ne voyagent plus avec la même rapidité, moins parce qu'ils sont en pleine montagne, que parce que le jeune brenn, connu de toute sa nation et annoncé à tous les Arvernes, par ces crieurs qui transmettaient une nouvelle des bords de l'Océan aux rives de la Méditerranée dans le même jour, est obligé de s'arrêter fréquemment.

En effet, à mesure qu'ils approchent de Gergovie, leur voyage se change en une espèce de marche triomphale, car Vercingétorix est la gloire de sa nation et représente pour tous l'indépendance des Gaules. Non-seulement ce sont ses dévoués qui arrivent parés comme pour une fête ou une bataille, mais ce sont les populations de toutes les villes, de toutes les bourgades et de tous les villages, à plusieurs lieues de la route, qui se pressent sur son passage. De toutes parts, dans la campagne, on voit bondir des cavaliers au versant des grands monts; tous les sentiers aboutissant à la route jettent sur son chemin des chars pleins de guerriers et de jeunes femmes qui ont voulu accompagner leur fiancé, leur mari, leur frère ou leur père, pour voir le héros arverne; toutes les éminences sont cou-

vertes de ces fières et nobles créatures qui préfèrent toujours la mort au déshonneur, et qui fournirent ces exemples mémorables et particuliers à la Gaule, de s'entre-tuer pour ne pas être profanées par les vainqueurs. Des nations entières périrent de cette façon héroïque (1). Enfin, les enfants, échappant à leurs mères, faisaient irruption sur la chaussée, les uns traînant une lance, les autres une longue épée, d'autres encore pliant sous le poids du *gai* paternel, dérobé au mur de la maison, dans ce jour d'effervescence patriotique; ils venaient jusque sous les pieds des chevaux, entre les roues des chars, jetant au ciel, comme leurs pères, leurs mères, leurs sœurs, une invocation dans laquelle étaient réunis les noms de Vercingétorix et d'indépendante. Le jeune général répondait à leurs acclamations enthousiastes en leur donnant rendez-vous sous Gergovie à huit jours de là, et leur annonçant que les valeureux Carnutes avaient commencé la guerre sainte, en immolant, à Genabe, tout ce qui était Romain ou ami des Romains.

Enfin ils arrivèrent à Gergovie, la *grande Gergovia* des Arvernes, comme l'appelle un illustre écrivain.

La ville était bâtie sur un plateau s'élevant de douze cents pieds au-dessus du *talweg* de la montagne; les pentes en étaient si abruptes, que les chemins devaient serpenter aux flancs de ce fort gigantesque, pour être praticables. Cette disposition de la route permettait de voir d'en bas une foule allongée comme une immense procession, descendant hâtivement dans la vallée. Les hommes brandissaient des armes; les femmes agitaient des écharpes aux vives couleurs, et les enfants, qu'on voyait évoluer comme la cavalerie légère aux côtés d'un corps d'armée, quittaient souvent le chemin pour prendre, en

(1) Aux champs Raudiens, près Verceil, le 30 juillet 101 av. J. C., les Kimris furent littéralement anéantis; mais, après les avoir vaincus, Marius eut une nouvelle lutte à soutenir pour pénétrer dans le retranchement de chariots qui formait l'enceinte du camp. Lorsque les femmes virent la bataille décidément perdue, elles firent demander à Marius s'il voulait leur garantir l'honneur et les attacher au service des Vierges sacrées — les Vestales. Le vainqueur refusa. Alors toutes les femmes, vêtues de deuil, montèrent sur leurs chariots et défendirent longtemps cet asile avec un courage désespéré. Quand toute résistance devint impossible, elles égorgèrent leurs enfants et s'entre-tuèrent. C'est ainsi que disparut la nation des Tughènes. — Plutarque: *in Mario*. — Flor. III. 3 — P. Oros. VI. 16. — Well. Pat. II. 12. — Aug. Thierry. II. p. 198-219 — H. Martin 1. p. 125.

se laissant rouler, la tangente qui leur épargnait un détour que les chars, et les gens qui ne voulaient pas se rompre les os, étaient obligés de décrire.

Voici ma mère ! dit tout à coup Vercingétorix à Octavia.

A cette annonce, la jeune fille, vivement émue et par la curiosité et par une crainte indéfinissable, regarda dans la direction qu'indiquait son fiancé, et vit le peuple s'écartant, avec un empressement respectueux, devant un char traîné par quatre taureaux noirs ; un esclave, debout sur le timon, conduisait avec une grande habileté les animaux fougueux au milieu de toute cette foule. Un homme et une femme étaient debout dans le char ; la femme se redressant comme pour mieux voir, ou pour voir plus tôt le fils aimé au devant duquel elle accourait.

— Qui est l'homme qui l'accompagne ? demanda Octavia.

— C'est son frère — Caramantel — mon oncle ! répondit Vercingétorix ; et quelque chose de sombre et de lumineux, comme serait un éclair éteint aussitôt que né dans les ténèbres, passa sur le front du Brenn. Mais il se remit promptement, et quand les deux chars s'arrêtèrent, celui de sa mère et le sien, son visage n'exprimait que le bonheur qu'il éprouvait en revoyant celle qu'il aimait d'un autre amour, mais d'une affection aussi profonde que sa belle fiancée ; car celui devant qui tout front se courbait était resté affectueux, déférant et soumis, comme aux jours de son enfance, envers la veuve de Celtill.

Elle était toujours vêtue du costume des veuves, c'est-à-dire de noir ; un collier de grenat donnait à son visage pâle des teintes rosées qui la faisaient encore paraître belle sous son diadème de cheveux blancs, le seul qui lui restât, depuis que la mort de son époux avait fait tomber de son front la couronne d'or. Ses infortunes l'avaient rendue vieille avant l'âge, mais ses grands yeux avaient conservé tout leur éclat, et sa lèvre flétrie avait gardé un sourire charmant, quand elle daignait sourire. Octavia fut frappée et presque intimidée de son grand air ; elle se demanda si la fille d'un proconsul romain était digne d'être appelée " ma fille " par cette reine déchue, qui lui paraissait plus majestueuse et plus grande alors qu'elle n'avait jamais dû l'être dans sa splendeur.

L'accueil toujours digne, mais particulièrement affectueux, de la mère de Vercingétorix calma bientôt cette crainte et lui remplit le cœur d'une effusion attendrie ; car elle n'avait plus de

mère ; elle était habituée à plus de respect que d'affection, même de la part d'Apollonius, et elle en trouvait une !

L'auguste veuve la fit monter dans son char ; Caramantel remplaça la jeune fille auprès de Vercingétorix, et ils rentrèrent enfin dans Gergovia, au milieu des acclamations du peuple.

Toutes les maisons gauloises se ressemblaient. Elles étaient généralement circulaires, construites de pierres brutes et recouvertes d'argile, quelquefois mêlée de paille hachée et revêtue de chaume doré, quand la toiture était neuve ; noirâtre, moussu et parsemé de plantes parasites, quand elle était vieille. Mais l'ancienne habitation de Celtill, roi d'Arvernie, tout en gardant la physionomie nationale, pouvait être appelée un palais. A l'intérieur étaient prodigués tout le luxe et toutes les somptuosités de ce temps, consistant notamment en ustensiles et en ornements d'or ou d'argent ; il s'y trouvait jusqu'à des sièges faits de ces métaux précieux.

Ce que la jeune étrangère trouva peut-être de plus curieux, ce furent les trois hautes tours de verre ⁽¹⁾ qui flanquaient la maison, derrière et de chaque côté. Son étonnement et son admiration furent aussi vivement excités par les armes de toutes sortes, les boucliers peints ou sculptés et les riches trophées enlevés à l'ennemi, qu'on voyait couvrant les murs et pendus au plafond de la salle d'entrée.

Par une pensée pudique, qui dès lors était dans les mœurs et que je n'ai vu pratiquer qu'en France, Vercingétorix, ne pouvant passer la nuit sous le même toit que la jeune femme qui lui était fiancée, alla demander l'hospitalité à Vergosillaun, son parent, chez qui il demoura pendant les deux jours qui précédèrent son mariage.

Le troisième jour, un festin, qui remplit la maison de la veuve de tout ce que Gergovie et l'Arvernie contenaient de plus noble et de plus riche, préluda à la poétique cérémonie des unions gauloises.

Vers la fin du repas, Octavia, vêtue comme les femmes arvernes, suivie de vingt jeunes vierges en blanc et conduite par la mère de Vercingétorix, entra dans la salle pleine de druides,

(1) Ces tours, fort extraordinaires, étaient construites de matières vitrifiées, formant exactement des murailles de verre noir, semi-transparentes. Le plus beau vestige que j'en aie vu existe près de Mayenne, en France. On en retrouve aussi en Irlande.

de bardes, de colliers-d'or et des épouses de ces grands ; un esclave remplit de vin une large coupe d'or que la veuve de Celtill lui présente. La jeune Romaine adressa mentalement une pieuse invocation à ses dieux, mouilla ses lèvres à la liqueur pourpre et vint toute rougissante offrir la coupe à Vercingétorix. Son fiancé la vida au milieu des applaudissements des convives, la posa sur la table, et prenant la nouvelle épousée par la main, il la fit asseoir sur une chaise d'or, que deux esclaves placèrent entre sa mère et lui.

Alors, la veuve s'adressant à Octavia, lui dit avec sa voix de prêtresse, dont la gravité était augmentée par la solennité de la circonstance : — Sois la bienvenue dans notre maison, ma fille !... Tu as tout quitté pour suivre l'élu de ton cœur ! Grande parmi les tiens et le croyant humble et pauvre, tu lui as tout sacrifié ! L'âme de mon fils est assez élevée pour comprendre ce que ton dévouement lui impose, et son cœur est assez généreux pour s'acquitter ! Les hommes disent qu'il est grand ; moi, sa mère, je te dis : il est bon ! — Donc, il est devenu ton époux ! Maintenant toute fortune va vous devenir commune, tous biens, toutes richesses, toutes gloires vous appartiendront à tous deux ⁽¹⁾... comme, si le déshonneur entraît dans votre maison, vous partageriez toutes hontes !... — Mais cela ne peut être, parce que *Teutatès*, le père des hommes, vous a donné la force — la vertu — et que vous n'aurez plus qu'un cœur, qu'une âme ; car maintenant tu es Gauloise et Vercingétorix est le digne fils de Celtill ; c'est-à-dire que vous avez pour vous guider dans la vie, lui, l'exemple de son glorieux père, toi, le souvenir des Camma et des Khiommaras ⁽²⁾ ! Ayant ainsi parlé, elle la baisa au front et se rassit.

(1) La communauté de biens existait en Gaule, où la loi donnait à la veuve la moitié des biens et, dans certains cas, les deux tiers. — Leg. Wallæ I. II. N° 2, et Cod. Guent. I. N° 14.

(2) Le mari de *Camma* avait été tué par un autre guerrier épris d'elle. Il poursuivit la veuve de ses obsessions, et comme c'était un chef puissant, il fut secondé par la famille. *Camma* parut se rendre. Le jour des noces, elle prend une coupe d'or, fait une libation à son dieu, boit la première et présente la coupe à son fiancé. Celui-ci la vide d'un trait. Alors elle jette un cri de joie et dit : « Mon dieu, sois témoin que je n'ai survécu à mon cher *Sinat* qu'en attendant ce jour ; je l'ai vengé et je vais le rejoindre ! Et à son nouvel époux : Toi, dis aux tiens qu'ils te préparent un sépulcre : c'est le lit nuptial que je t'ai réservé ! » — Plutarq. II. 257. 258. — Polyœn. VIII. 39. — *Khiommaras* fut faite

Le soleil était sur son déclin et la fête qui avait réuni les grands de la nation, les parents et les amis du Brenn, allait finir avec le jour. Les chars et les chevaux se réunissaient devant le palais ; les convives se disposaient au retour ; les guerriers recevaient leur épée des mains de leurs écuyers et se ceignaient pour partir, tandis que les femmes, coquettes dès ce temps, puisqu'elles étaient aimées dès lors, consultaient en souriant les grandes plaques de métal poli qui servaient alors de miroirs, et arrangeaient leurs voiles. — Dans ce moment, Vercingétorix se leva et fit signe qu'il voulait parler.

Pour des raisons différentes, mais aussi instantes chez les membres de l'aristocratie qui se ralliaient autour de Caramantel, que chez ses dévoués et ses amis, tout le monde était avide de l'entendre ; et la discrétion seule avait empêché qu'on ne lui adressât, dans ce jour, des questions sur ses projets, car il était, à cette heure, l'arbitre des destinées de la nation. On se sentait sur un volcan, et tous aspiraient, aussi ardemment les uns que les autres, ceux-ci à la guerre, à une guerre sans merci, à une guerre à outrance, à un duel à mort ; ceux-là, à la paix à tout prix, à la civilisation latine, au repos dans la richesse.

Ce dernier parti, celui de l'aristocratie et d'un assez grand nombre de druides qui s'y ralliaient par origine ou par instinct, était celui qui avait fait périr Celtill, et il était de beaucoup le plus nombreux et le plus puissant à Gergovie, en raison du *système de clientèle* qui faisait de chaque homme riche le patron d'un grand nombre de citoyens ; mais tous les guerriers, tous les habitants des montagnes, tous ceux qui ne reconnaissaient ni maîtres, ni patrons, qui ne voyaient qu'un héros ou un frère aîné dans le chef dont ils s'étaient déclarés les dévoués, tous ceux-

prisonnière par un centurion romain qui abusa de son infortune et lui offrit ensuite de la rendre à son mari, moyennant rançon. Elle dissimula son indignation et accepta. Il la conduisit seul aux avant-postes gaulois afin de profiter seul de la rançon. Deux serviteurs se présentèrent avec l'argent ; mais pendant que le centurion comptait, Kbiommara dit quelques mots en gaulois, et le Romain tombe égorgé. Elle lui coupe la tête, la prend dans le pan de sa robe et va rejoindre son mari. En l'abordant, avant de l'embrasser, elle jette à ses pieds le trophée sanglant qu'elle apporte et lui apprend en même temps l'outrage et la vengeance. — Oh ! femme, s'écrie-t-il, la fidélité est une belle chose ! — Ce qui est plus beau, répondit-elle, c'est de pouvoir dire : Deux hommes vivants ne pourront pas se vanter de m'avoir possédée ! — Plutarq. *de virt. mulier.* 258. — Titè Liv. XXXVIII. 24.

là, c'est-à-dire toute la portion virile et énergique de la nation, étaient du parti de l'indépendance, personnifié par Vercingétorix et son aïeul Taliésin, comme il l'avait été précédemment dans Celtill. Le fils marchait dans la même voie que son illustre père ; il avait par conséquent les mêmes ennemis ; le même sort lui était-il réservé.

Il se leva ; puis, au milieu d'un silence commandé par le respect qu'il inspirait à tous, par l'importance de ce qu'il allait dire et par le charme qu'exerçait toujours son éloquence, il parla ainsi :

“ Gaëls d'Arvernie, mes frères, vous savez tous que Genabe vient de se soulever et de jeter à Rome la tête sanglante de Cotta, son intendant, comme un gage de bataille, une déclaration de guerre sans merci !.....”

“ En effet, l'heure est venue pour nous de relever le front et de chasser l'étranger, ou de courber définitivement la tête et de nous soumettre humblement. Que devons-nous faire ?

“ Poser la question eût été la résoudre, chez nos pères. Mais nos pères étaient grands ; ils s'appelaient *Amhras* — les vaillants. Il y a moins de six siècles — 180 ans ⁽¹⁾ — que les Gaulois remplissaient le monde entier du bruit de leurs armes. Nos bandes guerrières étaient partout. Depuis Erin ⁽²⁾ jusqu'en Estonie ⁽³⁾, depuis la péninsule Cimbrique ⁽⁴⁾ jusqu'aux Apenins, depuis les trois Finis-terre de Gaule, d'Ibérie et d'Armorique, de Pont et de Cappadoce, sur les Carpathes, sur les monts Illyriens, sur l'Hémos et en Thrace ; ils étaient partout ! Ils planaient sur la terre du haut de toutes les montagnes qui courent de la pointe d'Ibérie au Pont-Euxin.

“ Aujourd'hui, que nous reste-t-il, à nous, leurs fils ? Un étroit foyer que déshonore souvent la présence d'un vainqueur, et, comme pour mieux nous faire comprendre notre faiblesse et notre lâcheté, le souvenir de leur grandeur et de leur héroïsme ! ”

Un murmure menaçant et indigné passa sur l'auditoire, comme le vent précurseur de l'orage passe au-dessus de la forêt

(1) Le siècle gaulois était de trente ans. Voir à la fin de cette nouvelle la note : *Astronomie des Gaulois*.

(2) L'Irlande.

(3) A cinq ou six marches de St-Petersbourg.

(4) Le Danemark actuel.

Vercingétorix promena son regard d'aigle sur l'assemblée et reprit avec tristesse : "Oui, leur héroïsme ne peut même plus réveiller l'orgueil et l'enthousiasme chez leurs fils dégénérés, parce que leurs grands travaux ne peuvent que nous faire rougir de notre pusillanimité et de notre faiblesse !

"Les montagnes s'abaissaient sous leurs pas souverains. Quand leurs glorieuses phalanges traversaient un fleuve, les flots épouvantés retournaient à leur source, et ces fleuves s'appelaient pourtant le Danube ou le Rhin ! Quand ils embouchaient leurs trompettes d'airain pour sonner un assaut, on voyait les monts frémir, chanceler et s'écrouler (1). — Un jour, Rome osa intervenir dans une guerre qu'ils faisaient. Ils se rendirent à Rome, enjambèrent ses murailles, massacrèrent son sénat, lui prirent tout son or, tout ce qu'elle contenait de richesses, et quand l'orgueilleuse cité, domptée, vaincue, brisée, râlant sous le talon de notre Brenn, exhala un gémissement, le chef eut un sourire de dédain pour sa plainte et dit : "Malheur aux vaincus !"

"Hélas ! Rome peut aujourd'hui nous le répéter ironiquement ! — Je vous blesse, mes frères ? Pourtant... si nous sommes dignes de nos pères, si nous n'avons point dégénéré, si à l'héroïsme des aïeux n'a pas succédé la faiblesse des enfants, comment se fait-il que nos frères, les Carnutes, aient mis à mort des officiers, des marchands et un intendant romains ? — Sont-ce des hôtes qu'ils ont assassinés au mépris du droit des gens, contre les lois de l'hospitalité ? — Non ! c'étaient des conquérants, des vainqueurs, des maîtres qui s'étaient audacieusement établis dans la terre sainte du Milieu Sacré des Gaules ! Mais comment avaient-ils pu y arriver ? Tous les vaillants étaient donc morts ?... Non ! puisque les Carnutes jettent le cri de délivrance et courent aux armes ! Non ! puisqu'ayant relevé le drapeau des Gaules libres, ils nous convient à leurs funérailles ou à leur victoire ! — Resterons-nous sourds à leur appel ? — Ah ! si c'était votre pensée, laissez-moi vous rappeler vos désastres, vos malheurs et vos offenses, pour qu'à défaut de patriotisme, la colère et la honte vous poussent au champ de bataille où vont se décider les destinées de notre patrie !"

(1) Ce qui arriva lors de l'assaut qui livra aux Gaulois le temple de Delphes ; la montagne sur laquelle il était construit s'écroula. Les anciens en firent une punition des dieux.

Tous ces hommes vaillants — car ils l'étaient, quoi qu'en dit le jeune chef, et il le savait — frémissaient sous ses reproches comme des lions sous le fouet du belluaire ou des taureaux sauvages sous le joug. Il le voyait et sentait l'espérance dilater son cœur ; car ces crinières hérissées, ces fronts pâles contractés par la colère, ces yeux étincelants, lui donnaient la mesure de l'impétuosité du choc, de l'explosion de fureur et de l'ivresse de carnage à laquelle ils se livreraient, quand, leur retirant le frein et leur montrant les Romains, il leur dirait : "Voilà l'ennemi !" — Mais la fibre patriotique était tendue à se rompre. Vercingétorix, qui avait toutes les qualités d'un chef de parti, comprit qu'il devait leur parler maintenant avec moins de véhémence. Il continua donc avec l'accent affectueux d'un père parlant des ancêtres à ses enfants : — "Nous sommes les fils de Gaël et Gaël était fils de Nemheidh (1) ; nous venons d'Arie (2), la terre sainte des premiers âges, peut-être le berceau du monde. Quand Hu-Gardan, qui était un prêtre et un chef de guerre, se mit en route avec nos nations et quitta le pays de l'été, il dit : "Nous allons traverser la terre !" et ils marchèrent, en effet, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent l'Océan sans limites (3). D'autres clans s'étendirent du soleil levant à la mer brumeuse (4).

"Nous couvrions le monde, car nous étions invincibles, et tous les peuples fuyaient devant nous, ou nous demandaient une protection que nous n'avons jamais refusée aux opprimés (5). Cependant, si nos pères étaient capables de parcourir toute la terre, ils n'étaient pas assez nombreux pour l'occuper tout entière ; c'est pourquoi ils choisirent, et se fixèrent dans les îles d'Albion et d'Erin, dans l'Ibérie, dans ce pays même, de la mer au Rhin (6), des Pyrénées aux grandes Alpes, et au-delà des

(1) L'éthnographie biblique fait descendre les Gaulois d'Askhnaz, un des fils de Gomer, fils de Japhet.

(2) Arie, qui domine les plus anciennes traditions de l'Inde et de la Perse, était située vers l'Oxus et l'Iaxartes, aujourd'hui Turkestan et Grande Boukharie.

(3) *Ar-mor*, la mer, ou, sur la mer, d'où *Armorique*, la Bretagne actuelle, dernière terre des Gaules.

(4) La Baltique, la mer de Finlande et la mer du Nord.

(5) "Le Gaulois est vaillant, spirituel et simple ; il aime à protéger les faibles." — Strabon.

(6) En breton, eau courante.

montagnes blanches ⁽¹⁾, dans les trois Ombries. Après une longue période de conquêtes, de lointaines migrations vers l'est et vers le sud, les expéditions au dehors cessèrent et les Gaules commencèrent à s'agiter sur elles-mêmes. A cette époque commencèrent aussi les rivalités et les dissensions intestines qui ont armé et arment encore nos nations les unes contre les autres, et livrent successivement chaque peuple aux coups de nos ennemis, étroitement unis, quand nous sommes toujours divisés.

“ Nos pères avaient quitté Rome terrassée, sans l'achever ; ils lui accordèrent une trêve de vingt-cinq ans, qu'elle utilisa en poursuivant ses conquêtes, qui lui donnèrent des alliés, et en perfectionnant ses moyens d'attaque et de défense, tandis que nos aïeux gardèrent leurs boucliers étroits et plats, leurs sabres sans pointe, qui se courbaient ou se brisaient sur les écus ou sur les casques romains, et surtout, tandis qu'ils se divisaient de plus en plus, ce qui, après l'isolement, amena les trahisons. C'est ainsi qu'on vit les Cénomans ⁽²⁾ s'allier aux Romains, pour combattre leurs frères, les Insubres ⁽³⁾.

“ Plus tard parut Annibal, l'ennemi de Rome, déjà trop puissante ; de Rome, jadis humiliée par nous, et qui rêve toujours la vengeance. Il était notre allié naturel. Cependant, tandis que quelques-unes de nos nations le soutiennent, d'autres le combattent ou lui refusent le passage sur leur territoire ; et le sang gaulois coule à flots, de quelque côté que se décide la victoire. Enfin, les peuples qui accompagnent Annibal en Italie, et plus tard son frère Asdrubal, gagnent les victoires de la Trebbia, de Trasimène et de Cannes ; les Boïes, seuls, anéantissent, dans leurs forêts, une armée romaine de vingt-cinq mille hommes ; mais Annibal et son frère sont rappelés par Carthage, qui succombe elle-même à Zama. Alors les Gaulois épuisés restent seuls en présence de Rome implacable, à qui sa puissante constitution coloniale et fédérative doit donner la victoire. En effet, elle lève une armée de sept cent soixante-dix mille hommes et dans onze grandes batailles ⁽⁴⁾, elle détruit les nations des Boïes, des Luïgous et des Anamans.

(1) Alp, en gaëlique, blanc ; c'est le *albus* latin.

(2) Habitants de Brescia, Mantoue, Verone, Vicence, Padoue et leur territoire.

(3) Le Milanais.

(4) Les Gaulois en gagnèrent trois.

“ Les Insubres résistent longtemps encore, mais trahis une seconde fois par les Cénomans, ils succombent enfin. Les Gaules cisalpines sont asservies et la domination romaine s'étend jusqu'au pied des Alpes.

“ Pendant trente-six ans, Rome resta accroupie au seuil des Gaules, comme une mendicante à la porte d'un riche, sans oser entrer, bien qu'elle regardât avec une ardente convoitise notre or, notre argent, nos moissons, nos chevaux de bataille et nos grands troupeaux. Il fallut, pour qu'elle passât les Alpes, que Massalie l'introduisît en alliée sur notre territoire. Les Romains viennent donc pour combattre les Oxybes et les Décéates ⁽¹⁾, en guerre avec la colonie phocéenne, que la magnanimité de nos pères a laissée vivre et grandir à l'ombre de leur puissance. — Trente ans plus tard, la ville étrangère appela de nouveau les Romains contre les Solyes ⁽²⁾. Ceux ci, vaincus dans trois batailles, voient les populations de leurs villes vendues à l'encan ; les vainqueurs s'attribuent les terres intérieures et donnent le littoral à Massalie, Massalie, qui ne se montre que trop reconnaissante des bienfaits de Rome, car elle les paie par un service qui devait avoir pour nous les résultats les plus funestes !

“ Tous les peuples entre la mer et l'Isère avaient plié devant les Romains. Deux des plus puissants, les Cavares ⁽³⁾ et les Voconces ⁽⁴⁾, s'étaient soumis après deux combats ; mais sur l'Isère, les avant-postes de l'ennemi avaient rencontré une vaillante nation qui avait donné asile au chef des Solyes ; c'étaient les Allobroges, la première entre les nations des Alpes. Ils s'étendaient depuis Vienne jusqu'au-delà de Genève, dépassaient le Rhône, au nord, et l'Isère, au midi ; enfin, ils s'appuyaient sur nous, les Arvernes, car nous étions alors chefs d'une clientèle de six peuples et dominateurs de toute la grande confédération Gaëlique ⁽⁵⁾. — Les Edues, chefs d'une autre clientèle ⁽⁶⁾, jalou-

(1) Petits peuples habitant la rive droite du Var.

(2) Habitants du territoire d'Arles : *Ar-lath*, en gaëlique, sur le marais.

(3) Habitants du Comptat-Venaissin.

(4) Habitants d'une partie du Dauphiné.

(5) Les clients des Arvernes étaient : Les *Ruthènes* (du Rouergue), les *Nitiobriges* (pays Agenais), les *Cadurkes* (Quercy), les *Gabales* (Gevaudan), les *Helves* (Vivaraïs), les *Velauncs* (Velay).

(6) Les clients des Edues étaient : Les *Mandubes* (Auxois), une *peuplade isombrienne*, les *Ambarres*, les *Aulerkes-Brannovikes* et les *Ségusiens*.

saient notre puissance et ils étaient en guerre avec les Allobroges. Massalie ménagea une étroite alliance entre la république romaine et la république éduenne. Les Edues donnèrent aux Romains le nom de frères, et en reçurent ceux d'amis et d'alliés — *amici et fœderati*. Fatale fraternité ! qui les séparait de leurs véritables frères et introduisait l'étranger au cœur des Gaules ! — Biteut, fils de Luern, notre roi, voulut d'abord intervenir pacifiquement, mais ses efforts furent vains. Il commença alors de grands préparatifs pour soutenir les Allobroges, nos clients, mais ceux-ci ne nous attendirent pas. Emportés par une folle ardeur et un téméraire orgueil, ils allèrent chercher les Romains jusque sur le territoire des Cavares et subirent une défaite qui leur coûta plus de vingt mille hommes. — Au printemps suivant, Biteut marcha contre les consuls Domitius et Fabius Maximus. Il commandait une puissante armée ; le succès fut longtemps balancé ; enfin les Romains pliaient, quand leurs rangs s'ouvrirent, pour laisser passer une troupe d'éléphants armés en guerre. Ces monstrueux animaux étaient inconnus de nos pères ; ils frappèrent de terreur les guerriers et les chevaux, et décidèrent de la victoire.

“ Nous perdîmes là cent vingt mille combattants, tombés sous les épées romaines ou noyés dans le Rhône. C'est le plus grand désastre que nous ayons jamais subi. Nous y perdîmes de plus la suprématie sur la confédération gaëlique, qui passa aux Edues sous la protection des Romains (1).

“ La plaie faite aux Gaules, et spécialement à notre nation, saignait encore, quand notre pays fut envahi par les Teutons, alliés aux Helvètes — les Suisses — et plus tard, aux Cimbres. Encore des frères armés contre des frères ! Notre nation venait d'être décimée ; nous ne pouvions tenir en plaine contre des envahisseurs aussi nombreux que les feuilles des arbres de nos forêts. Nous nous enfermâmes dans les villes et laissâmes l'ennemi piller, brûler et dévaster nos campagnes. Pas une ville ne put être prise ; dans plusieurs, les assiégés vécurent de chair humaine plutôt que de se rendre (2). Enfin l'ouragan germain passa et alla se briser contre la fortune de Marius.

(1) La suprématie sur la confédération donnait, entre autres prérogatives, le privilège de fournir le grand-brenn, c'est-à-dire le généralissime, en cas de guerre générale.

(2) *César* VII. 7. 7.

Quand Marius fut vaincu dans Rome par Sylla, Sertorius, le successeur de Marius, essaya de renverser Sylla. Les Gaules crurent le moment venu pour reconquérir leur indépendance. Une armée marcha sur Rome sous les ordres de Lépide ; elle rencontra en Etrurie les armées de Pompée, et fut vaincue. Le consul romain traversa alors notre pays, l'épée dans une main, la torche dans l'autre, ne laissant derrière lui que du sang, des ruines et la soif de la vengeance. De nouvelles colonies militaires furent établies sur notre territoire, et notre jeunesse fut enlevée et contrainte d'aller mourir pour notre ennemie, sur de lointains champs de bataille. Cependant la Province fera encore un effort pour secouer le joug et se venger de Massalie et de Narbonne, qui vous ont livrés à l'étranger. Le mouvement national est organisé par Catagnat ; il remporte deux grandes victoires et succombe ensuite sous les forces trop supérieures du consul Pomptinus."

" Au moment où la Province cesse de combattre, les Germains rentrent au nord, comme les Romains sont entrés au midi, appelés par les Séquanes ⁽¹⁾ contre les Edues. Ariowist se rend à leur invitation avec quinze mille Teutons ; un an plus tard, il a cent mille combattants sous ses ordres, et le nombre en augmente tous les jours. — Poussés par l'ambition de reconquérir notre ancienne suprématie sur les nations gaéliques, nous secondons les Germains contre les Edues ; et, vainqueurs et vaincus, abreuvent encore une fois le sol national, de ce généreux sang gaulois, qui ne devrait couler que pour l'indépendance !

" Hélas ! nos défauts nationaux croissent et débordent ; nos vertus s'obscurcissent. Nous ne sommes plus contenus et dirigés par cette force austère du druidisme, qui soutenait jadis l'enthousiasme et refrénait la mobilité de notre caractère ; le pouvoir de nos prêtres et l'esprit de liberté baissent ensemble, parce que, séduits par la civilisation latine, nos prêtres et nos grands ne sont plus avec les nations ; car, l'on ne devient plus grand par la vaillance, mais par la protection de Rome, par l'intrigue ou par la fortune. — Moins fortes et moins viriles qu'autrefois, les Gaules deviennent chaque jour plus orageuses ; et pourtant, jamais le péril ne fut aussi grand qu'il l'est aujourd'hui.

(1) Habitants de la Franche-Comté, de la Bresse et d'une partie de l'Alsace ; capitale *Vesontio*, Besançon.

d'hui. Nous sommes entre Rome et la Germanie, deux colosses : l'un, le génie même de l'administration, de la stratégie et de la conquête, qui a sa plus haute personnification dans César ; l'autre, imposant par le nombre, et que sa pauvreté et son avidité font peut-être encore plus redoutable que Rome.... Que vont devenir les Gaules ? Seront-elles romaines, seront-elles germaines ?...

“ — Ou bien, s'écria-t-il dans un élan sublime de patriotisme, victorieuses de César et d'Ariowist, vont-elles se relever de leur abaissement, plus glorieuses que jamais ?...”

Il y eut un silence pendant lequel on eût entendu voler une phalène. — Vercingétorix passa la main sur son front, comme pour en chasser une pensée douloureuse, et il reprit :

“ Il dépend encore de nous de vaincre, ou... si nous devons succomber, de mourir en entraînant nos ennemis dans notre tombeau ; car les Gaules sont encore si puissantes et si fortes, qu'elles doivent être invincibles ou écraser Tentons et Romains du poids de leur chute. Mais le succès est dans l'unité. D'autres hommes l'ont compris avant moi ; je veux parler d'Orgétorix et de Celtill, de mon illustre père. Ils sont morts à la tâche !... Ce n'est pas un reproche, ce n'est pas même une plainte que je laisse échapper contre quelques-uns d'entre vous, c'est seulement un regret qu'exprime mon patriotisme ; car, dans les circonstances où se trouve aujourd'hui notre pays, les malheurs privés ne sont rien, l'immolation dans les familles devient un devoir. La haine et l'esprit de vengeance, comme l'ambition, doivent au moins faire trêve ; car le péril est si grand, que la patrie a besoin de tous les bras, de tous les cœurs, de toutes les intelligences et de tous les sacrifices !” Mais en parlant ainsi, et bien qu'il fût sincère, sa voix, qu'il s'efforçait visiblement de rendre calme, vibrait malgré lui ; il tenait ses paupières baissées, mais on devinait l'éclair qu'elles voilaient, et sa main, appuyée à la table du festin, avait des palpitations nerveuses qui, malgré toute sa puissance sur lui-même, révélaient son émotion.

Il continua : “ Notre plus redoutable ennemi, Gaëls, mes frères, n'est pas le farouche Ariowist et les hordes qu'il conduit, ce n'est pas non plus Rome et ses légions licencieuses ; c'est César !

“ En face de Pompée, homme de guerre sans génie politique, en face de Cicéron, homme de tribune sans force réelle, puisqu'il ne tient pas l'épée, dans une société où le peuple s'est

fondu en armées, il s'est élevé une troisième puissance : c'est Jules César, héritier de Marius comme Pompée l'est de Sylla, mais bien plus grand.... Ce n'est pas un guerrier vaillant et rude, ignorant et ambilieux, habile mais grossier, non ; c'est un esprit prodigieux, initié à tous les raffinements de la culture grecque, rempli de fascination et de grâce impérieuse ; n'ayant avec cela aucune morale, aucune croyance, aucun idéal. Partisan d'Epicure en théorie, il pratique tous les vices, avec un certain sentiment d'humanité et une sorte de générosité native qui tiennent à l'ampleur de son intelligence, mais qu'il fait taire sans efforts dès que sa politique lui conseille d'être cruel ou perfide. Rappelez-vous les massacres des Usipètes et des Tenctères, massacres dans lesquels périrent quatre cent mille individus (1) ! Caton s'écria indigné, en plein sénat romain, que César devait être livré aux Barbares (2). Souvenez-vous de l'île sainte envahie et de l'enlèvement, par trahison, des principaux de nos nations, pour garantir au consul la tranquillité des Gaules pendant son expédition sacrilège ; rappelez-vous la mort de Dumnorix, le seul qui osa déclarer que sa religion lui défendait de prendre part à l'invasion de l'Île Sacrée ! — Oui ! c'est bien l'homme destiné à régner sur les débris du monde moral détruit ! — Les grandes guerres et la grande propriété ont dévoré la glorieuse plèbe à laquelle Rome a dû sa grandeur, qui paraît à son apogée aujourd'hui, tandis qu'elle n'est plus que le fantôme de ce qu'elle fut. En effet, elle n'est plus propre et inhérente à chaque citoyen ; elle consiste dans son luxe à l'intérieur et dans l'organisation de ses armées au dehors. C'est pourquoi César, dont l'ambition est plus colossale et plus raisonnée que celle de Marius et de Sylla, voit clair dans le but et dans les moyens : il veut conquérir l'armée par la gloire, pour conquérir ensuite Rome par l'armée. Et c'est pour cela que ses yeux ne quittent pas les Gaules, parce qu'il n'y a plus qu'en Gaule que les grandes actions de guerre sont possibles. — Mais, si notre héroïsme trompait ses prévisions, si nous faisons un appel véhément à nos anciennes vertus, si nous formions un faisceau étroitement lié, si, en un mot, César ne recueillait que les hontes de la défaite au lieu de récolter les palmes de la victoire,

(1) César (IV. 14) raconte lui-même qu'il lança sa cavalerie sur les femmes et les enfants qui s'enfuyaient, et qu'il ne perdit pas un seul homme !

(2) Plutarq. *Vie de César*.

le colosse romain s'écroulerait, et le Gaël, le Kimri et le Breton, les trois fils du glorieux Nemheidh, debout sur ses gigantesques ruines, domineraient encore le monde du nord au midi, du levant au couchant du soleil !

“ C'est l'effort que je vous propose.... Depuis une lune, les nations qui m'ont promis leur concours ont déposé leurs étendards dans un némède retiré du Milieu-Sacré, et sur ces emblèmes de l'honneur, sous les grands chênes, au fond des bois qu'habite le Dieu de vérité, elles m'ont juré de combattre jusqu'à la mort. — D'autres peuples m'ont refusé de se séparer des Romains et de leurs alliés, les Teutons ; mais j'espère que notre première victoire ralliera ces frères égarés à la grande cause nationale ! ”

Un tumulte indescriptible succéda aux dernières paroles du Grand-Brenn ; les femmes montraient, s'il est possible, encore plus d'enthousiasme que les hommes, qui frappaient leurs armes, tiraient leur épée et jetaient leur terrible cri de guerre — Amhra ! — tandis que les bardes présents entonnaient le *chant des glaives*. Tous les jeunes hommes se sentaient embrasés de ce patriotisme et de cette ardeur des combats qui a fait dire à Strabon en parlant des Gaulois : “ Le peuple qui aime le plus les grandes assemblées et les grandes batailles ! ” — On sentait que le génie de Vercingétorix était passé dans toutes ces âmes jeunes et souverainement énergiques, que son souffle avait remué des cendres sous lesquelles couvait toujours un ardent amour de liberté, qu'enfin l'esprit d'indépendance, réveillé par sa voix, se redressait armé, furieux, formidable, avec un grand cri, le cri de délivrance, déjà parti du Milieu Sacré, le cri auquel toutes les Gaules avaient tressailli, si toutes ne l'avaient pas répété.

Les grands, mais les vieillards seuls parmi les grands, avaient écouté le héros Arverne dans un morne silence ; puis, précédés par Caramantel, l'oncle de Vercingétorix, ils étaient successivement sortis de la maison.

Leur retraite, presque clandestine, dans les ténèbres qui s'épaississaient de plus en plus, ne fut pas remarquée au milieu de l'effervescence générale et de l'espèce d'ivresse patriotique qui exaltait l'assistance, excepté, peut-être, par Vercingétorix et sa mère :

VII

LES CONJURÉS

Le premier chevalier fut le premier guerrier qui parvint à s'emparer d'un cheval ; ce qui lui donna plus de puissance dans les combats, et plus de confiance en lui-même. Il lui devint plus facile de se dérober aux coups de son ennemi, et il lui fut en même temps plus aisé de l'atteindre. Les services qu'il put ainsi rendre à la tribu ou à la nation lui donnèrent droit à plus de terres (1). Les avantages dont il jouissait dans la bataille lui rendant la victoire plus facile, il fut plus souvent vainqueur, sa fortune s'accrut des dépouilles qu'il enleva et des prisonniers qu'il fit, ces prisonniers devenant ses esclaves. De ses succès et de l'accroissement de ses richesses résultèrent, et l'orgueil qui lui faisait entreprendre les plus grandes choses et la considération dont les siens l'entourèrent. — De là l'*aristocratie*, avec les vices et les vertus, résultantes obligées et essentielles des causes de son origine.

Dès que ces exceptions furent assez nombreuses pour former une classe à part, une *caste* dans la nation, deux tendances se manifestèrent : les uns marchèrent vers la fortune et lui sacrifièrent tout, la gloire des ancêtres, la nation et cet *honneur élémentaire* qu'on appelle *honnêteté* ; les autres, au contraire, ne rêvèrent que de grandes actions, que d'exploits difficiles ; ils furent toujours prêts à s'immoler aux grands souvenirs de la famille religieusement conservés, ou à la patrie, ou enfin, à ce sentiment raffiné qu'on appelle le *point d'honneur*.

Les premiers formèrent la catégorie que nous appelons ci-devant les "*Grands* ; " les autres représentèrent la véritable *Noblesse*, c'est-à-dire " les colliers-d'or."

Ceux-ci, ne rêvant que de gloire et de haute réputation de

(1) Dans les premiers partages qui furent faits, le simple guerrier avait droit à huit mesures de terre, le noble à douze, probablement parce qu'il avait à nourrir son cheval. Les noms des anciennes mesures : acres, arpents, bonniers, etc., sont des noms gaulois plus ou moins altérés. — " La trompette de guerre ne sonne pas pour celui qui ne possède pas de terre, " mais il peut venir défendre le pays, de son propre mouvement, s'il est homme libre. *Leg. Wall.* II. lib. XIII.

valeur ou de dévouement à acquérir, méprisant un luxe qui amollit et qui énerve, ne voyant dans les hommes qui les entouraient que des êtres plus ou moins propres à les seconder dans les combats, augmentèrent peu des biens qu'ils n'appréciaient pas ; ils étaient comme les fleurs et les fruits d'un arbre dont les autres étaient comme les racines aux mille radicelles, prenant au sol national toute la sève, tous les sucres nourriciers qu'il fournissait à leurs grands rameaux et à leurs feuilles innombrables. Il leur importait peu d'être réputés *sujets* ou *hommes libres*, pourvu qu'ils conservassent leurs richesses. La protection intéressée de Rome les flattait ; ils admiraient ses coutumes et se prosternaient devant sa grandeur. Ils étaient systématiquement opposés à toute lutte, à toute résistance, à toute levée de boucliers, parce que tout mouvement avait pour effet de retarder le jour où ils pourraient, peut-être, revêtir la toge senatoriale ; ils retiraient des laboureurs à leurs champs, des pasteurs à leurs troupeaux, et provoquaient de la part des vainqueurs des sévérités dont ils souffraient plus que personne, puisqu'ils étaient plus riches.

Le soir du mariage de Vercingétorix, pendant que les chars qui ramenaient les conviés à leur maison roulaient joyeusement au versant des coteaux, ou remontaient lentement les rampes escarpées de la montagne, pendant que les jeunes gens caracolaient autour des lourds véhicules d'où jaillissaient, comme des étincelles d'un foyer, de longs rires, de joyeux éclats de voix, une répartie coquette ou un mot tendre, tandis qu'au fond de la vallée les guerriers chevauchaient en causant gravement de la guerre qui allait commencer, les *Principaux*, les *Grands*, tous ceux dont parle César, quand il dit à propos de Vercingétorix : “ *Son oncle et les principaux de la nation ne voulant pas courir cette aventure, etc.*,” étaient réunis chez Caramantel.

Leur conférence dura fort longtemps, ils ne se séparèrent que fort avant dans la nuit ; mais ils avaient dû prendre quelque importante et excellente résolution, car, autant ils étaient soucieux et préoccupés en sortant de chez le jeune Brenn, autant ils paraissaient à cette heure allègres et confiants dans l'avenir ; leur bonheur parut, surtout, complet, quand ils virent, en quittant la maison de leur ami, un guerrier attaché à Caramantel comme chef du sénat ségovien, monter à cheval, rendre les guides à son coursier et partir à fond de train. Les plus discrets

eurent un sourire, les natures plus expansives traduisirent leur satisfaction plus bruyamment, mais tous parurent également heureux du départ du cavalier, et ils se séparèrent avec force congratulations réciproques sur leur prudence, leur sagesse, et leur *patriotisme...intelligent*.

Cinq jours s'écoulèrent sans amener d'incidents dignes d'être relevés ; on pouvait seulement remarquer un mouvement inusité dans Gergovie. — Les principaux clients des *grands* étaient souvent appelés chez eux et ils visitaient ensuite les hommes du peuple sur lesquels ils avaient de l'influence, soit parce qu'ils les protégeaient comme ils étaient eux-mêmes protégés par leurs patrons, soit à raison de leur profession ou d'un intérêt quelconque dominant ces espèces de sous-clients. — Ces agissements, qui ne purent leur échapper, inquiétaient les amis de Vercingétorix, et plus qu'aucun autre, sa mère ; c'était de cette façon qu'avait commencé le mouvement populaire dans cette même Gergovie, qui avait amené le supplice de Celtill !...

Cependant le temps passait, et rien ne venait justifier les appréhensions de la veuve ou celles des dévoués de son fils, qui, malgré tous leurs efforts, n'avaient pas pu découvrir s'il se tramait quelque chose contre lui. Quoi qu'il en fût, ils veillaient sur leur chef avec une sollicitude qui, tout en le pénétrant de reconnaissance, blessait quelquefois l'amour-propre du jeune homme. Octavia, de son côté, considérant le petit nombre de dévoués que son époux avait dans ce moment auprès de lui, et le comparant aux nombreuses clientèles de ceux qu'elle n'hésitait pas à appeler ses ennemis, partageait toutes les craintes de sa mère. C'était en vain que Vercingétorix leur parlait de l'armée qui allait se réunir dans Gergovie, car on ne pouvait songer à la loger dans la ville ; qu'il leur annonçait le prochain retour de plus de deux mille de ses dévoués et qu'il les avertissait de la témérité qu'il y aurait à rien entreprendre contre lui, quand vingt nations l'avaient élu grand brenn dans les bois sacrés de Meadhon-law ; rien ne parvenait à calmer leurs inquiétudes.

Vers le soir du cinquième jour, il reçut avis qu'une troupe de six mille Gœsates descendait des montagnes. C'était le premier détachement de l'armée nationale qui arrivait au rendez-vous qu'il avait assigné pendant son voyage, ou que lui envoyaient les émissaires, qui dans ce moment, soulevaient les nations gaéliques et armoriques. Aussitôt, il monta à cheval pour aller saluer les premiers soldats de l'indépendance et pour

leur assigner leur campement. Ses dévoués, logés dans une maison voisine ⁽¹⁾, furent en selle en même temps que lui et le suivirent sans qu'il leur en eût donné l'ordre.

Ils galopèrent encore au flanc du cotcau, quand des trompettes se mirent à sonner de tous côtés, sur les remparts de Gergovie. Le Brenn et ses compagnons s'arrêtèrent fort surpris, et regardèrent vers la ville ; mais, de la position qu'ils occupaient au pied de la montagne, ils ne pouvaient rien voir sur le plateau. C'est pourquoi Vercingétorix dépêcha l'un de ses dévoués pour aller s'enquérir des causes de ces rappels, et convaincu qu'aucun événement grave ne pouvait compromettre ni la ville, ni sa mère, ni sa femme, qu'il venait de quitter, il continua sa route. Il n'avait pas encore rejoint les Gœsates, dont on voyait l'avant-garde de cavalerie à peu de distance, quand son dévoué revint ; il paraissait fort ému, mais c'était de colère.

— Qu'y a-t-il ? demanda le Brenn, quand le chevalier fut parvenu à arrêter sa monture.

— Il y a, dit le collier-d'or, que ton oncle et ses amis viennent de s'enfermer dans Gergovie, où nous ne devons plus rentrer, paraît-il ; que toutes les portes sont fermées, et que les remparts sont si bien occupés, qu'à moins d'être changés en oiseaux ou de rentrer par la brèche, nous devons rester dehors. — En sorte, ajouta-t-il avec un sourire qui ne présageait rien de bon pour Caramantel, que ça n'est pas toi qui proclame l'insurrection le premier, c'est ton oncle qui nous met... en campagne ! Je n'aurais jamais cru cela d'un ami si fidèle des Romains !

Vercingétorix était un chef ; pas un muscle de son visage ne trahit sa pensée, même devant son dévoué. Après un court silence, il lui dit : c'est bien, n'en parle pas à nos compagnons ; je veux réfléchir avant d'aviser. — Et pour la seconde fois il reprit sa route au-devant des Gœsates. Mais, si le jeune général, confiant dans son génie et dans la sainteté de sa cause, pouvait commander à son visage un calme loin de son âme, le fils et

(1) La tradition nous apprend que les dévoués déposaient leurs armes et leurs trophées dans une maison voisine de celle du chef auquel ils s'étaient attachés.

“ La résidence de *Connor*, righ ou prince d'Ulster, était située entre la maison de douleur et d'angoisse (où l'on soignait les blessés) et la maison au toit de la branche rouge, arsenal et salle des trophées.” Chant d'Ulster. — *La Villemarqué*.

l'époux ardemment épris de sa femme ne pouvait empêcher son cœur de souffrir horriblement, à la pensée que ces deux êtres chers étaient aux mains des meurtriers de son père et des plus dangereux ennemis de sa patrie. Il était moins préoccupé pour sa mère, qui était la sœur de Caramantel, et que le peuple, malgré son égarement, respectait trop pour qu'on entreprit rien contre elle, que pour Octavia, qui était étrangère et à Gergovie et à la nation tout entière. Puis, il vint à cet esprit si lucide cette autre pensée, qui était juste, c'est que ses ennemis songeraient peut-être à s'en faire un otage, pour empêcher qu'il n'entreprit rien contre la ville quand l'armée serait réunie... Et si les Romains, si Appollonius lui-même, le menaçaient dans son camp appuyé à la ville où Octavia serait prisonnière, que ferait-il?... Sacrifierait-il Octavia à son pays? ou sacrifierait-il sa patrie à son amour?

Après ces pensées, il en venait d'autres moins personnelles, mais non moins pressantes pour le général: comment attendrait-il, au pied d'une forteresse qui tenait pour Rome, l'armée qu'il avait convoquée sous ses murs, quand il devait y établir ses magasins et ses arsenaux, et quand il comptait sur la protection de ces remparts, qui le menaçaient aujourd'hui? — Ce fut en proie à ces préoccupations complexes et véritablement terribles, qu'il joignit les Gésates joyeux et pleins d'enthousiasme.

Il leur traça leur campement et leur déclara qu'il passerait cette première nuit au milieu d'eux. Les montagnards se montrèrent sensibles à l'honneur que leur faisait le Grand-Brenn et accueillirent sa déclaration par de grands cris; et, tandis que les uns mettaient leurs chevaux au piquet, que d'autres formaient une enceinte avec les chariots et y faisaient entrer les taureaux de guerre, d'autres encore dressèrent une tente pour Vercingétorix.

Le chef resta jusqu'à une heure avancée au milieu des principaux de sa petite armée, leur communiquant de ses projets ce qu'il pouvait en révéler, puis chacun alla chercher un repos dont tous avaient besoin après leur longue chevauchée de la journée à travers les monts.

Dès qu'il fut seul, ses préoccupations l'assaillirent de nouveau. — D'abord il songea à s'introduire dans la ville en trompant la vigilance des gardes, mais il rejeta cette pensée en se

disant que presque toute la population de Gergovie était cliente de ses ennemis, et que, pût-il rentrer dans la ville, il ne pourrait la ramener au devoir; il se dit encore qu'il était l'âme du mouvement qu'il avait provoqué, et qu'il n'avait plus le droit de risquer témérairement, comme un si nple collier-d'or, une vie qui appartenait aux Gaules soulevées, puisqu'il était seul capable de combattre César.

Quand enfin le soleil se leva, il sortit de sa tente et vit avec une surprise qui eût été bien plus joyeuse sans la trahison de son oncle, que de nombreux détachements étaient arrivés pendant la nuit, et qu'il avait autour de lui une armée déjà forte de trente mille combattants. — Cet empressement et l'annonce de nouveaux contingents, lui firent bien augurer de l'avenir de son entreprise, mais sans le délivrer des craintes qu'il avait pour celle qu'il aimait et des difficultés que lui créait la défection de la capitale arverne... Quelle honte pour sa nation!!!...

A Gergovie, sa mère et Octavia avaient passé la nuit dans des angoisses encore plus grandes que les siennes. — Le bruit des armes, le son des trompettes, les cris échangés entre les habitants se portant aux remparts, les commandements des chefs et le pas lourd des guerriers, enfin toutes les rumeurs sinistres d'une ville assiégée ou près de l'être, les glaçaient de terreur; car elles savaient que c'était contre celui qu'elles aimaient si tendrement toutes deux que se faisaient tous ces préparatifs; à moins qu'il ne fût déjà mort, et que la cité ne s'armât pour se soustraire à la punition de son crime. — Pensée terrible, qui déchira l'âme des pauvres femmes jusqu'au jour.

Vingt serviteurs avaient été envoyés successivement aux informations: les uns, n'étaient pas revenus, probablement retenus de force aux remparts, les autres étaient rentrés, mais sans avoir pu rien apprendre. Vergosillaun ne savait rien non plus, et ses colliers-d'or et ses clients étaient trop peu nombreux pour qu'il pût rien tenter, quoique ce fût en faveur de son parent et de son ami, quelque désir qu'il en eût. — Sa perplexité était extrême, car son patriotisme était aussi sincère et aussi profond que celui de Vercingétorix, et il ne savait si, dans cette occurrence, il pouvait être plus utile à son parti qu'en y restant. Cent raisons plaidaient pour qu'il tentât de sortir, cent autres militaient pour qu'il restât. — Dans le doute, il suivait le précepte du sage: il s'abstenait, c'est-à-dire, restait dans sa maison. Mais il battait ses esclaves, rudoyait ses dévoués, et

se livrait de temps en temps à des accès de fureur, pendant lesquels il faisait un tel pêle-mêle de meubles brisés, d'armes éparses sur le sol, de fourrures coupées en bandelettes, d'étoffes mises en pièces, tout cela à coups de hache ou à coups d'épée, qu'on eût pu croire qu'une bande de singes avait séjourné là pendant un mois. — Plusieurs fois il ceignit son épée et fut près de sortir pour aller tuer Caramantel ; chaque fois une lueur de raison l'arrêta sur le seuil et lui fit dire : attendons encore !

Cependant, la veuve, après une nuit dont on peut apprécier tous les tourments, résolut de se rendre chez son frère. Elle ne voulut pas permettre à Octavia de l'accompagner, et sortit après l'avoir recommandée aux serviteurs.

Lorsqu'elle arriva chez lui, Caramantel allait se mettre à table pour déjeuner. Il reçut sa sœur sans trouble et poussa même l'impudence jusqu'à lui demander de partager son repas. La veuve ne daigna pas répondre à son invitation, mais fixant ses grands yeux noirs sur les yeux faux et toujours clignotants du chef du sénat : Caramantel, qu'as-tu fait de mon fils ? lui demanda-t-elle. Et comme il affectait la surprise et ne répondait pas, elle lui lança comme un coup de fouet : L'as-tu fait assassiner comme son père ?...

— Je ne te comprends pas, ma sœur, répondit-il, toujours calme et maître de lui-même, tandis que la mère de Vercingétorix se sentait près de succomber à la force de son émotion. Je ne suis pas assez des amis de mon neveu pour que ce soit chez moi que tu doives venir le chercher, si son absence t'inquiète. Que ne le fais-tu demander chez Vergosillaun ?...

— Pas d'ironie ! interrompit-elle durement. Tu sais que je suis forte contre la douleur, réponds-moi donc sans mentir : qu'as-tu fait de Vercingétorix ? Et au moment où elle proclamait sa force, la pauvre femme se laissait tomber sur un siège, car elle se sentait près de défaillir.

Caramantel, qui avait les maxillaires d'un fauve, le front d'un serpent et les yeux incertains et glauques d'un oiseau de nuit, avait peut-être une fibre humaine dans le cœur, car l'expression de suprême angoisse qui altérait le beau visage de sa sœur parut l'émouvoir. En la voyant tomber sur le siège qu'il lui avait avancé à son entrée, il s'approcha vivement comme pour la secourir. La mère du Brenn eut un mouvement si brusque de répulsion et d'horreur, qu'il s'arrêta... et sourit. Alors, elle éclata en sanglots et lui dit :

— Ah ! Caramantel, dis-moi si mon fils est mort !...

— Non, répondit-il, il vit ; et après une courte hésitation, il prit sa sœur par la main, l'obligea à se lever, la conduisit près d'une fenêtre d'où le regard pouvait embrasser la campagne montueuse à une grande distance, et lui montrant le camp des Gœsates : Il est là, lui dit-il.

— C'est vrai !... tu ne mens pas !... fit-elle avec ravissement. Pourtant elle cherchait encore à lire sur les traits de son frère s'il lui disait la vérité.

— Je te le jure ! dit Caramantel ; maintenant assieds-toi et écoute-moi.

La veuve de Celtill se sentait si heureuse, qu'oubliant un instant son mépris, ses griefs et sa haine, elle se rendit à l'invitation du sénateur, dans l'esprit duquel s'échafaudait, en ce moment même, tout un plan.

Il avait été surpris et effrayé en voyant les Gœsates déjà si nombreux, car il lui vint cette pensée, qu'ils pourraient peut-être bientôt agir sur Gergovie et s'en emparer avant l'arrivée des Romains, à qui il avait dépêché l'express qu'on a vu partir cinq jours plus tôt. Il résolut donc d'éloigner l'armée gauloise du mont de Gergovie, afin que l'ennemi pût y être introduit. Qu'advierait-il ensuite, il l'ignorait et s'en préoccupait peu ; Gergovie occupée par des légionnaires devait être imprenable !..... D'ailleurs, César reviendrait d'Italie...

Ce fut sous l'empire de ces pensées intelligentes autant que peu patriotiques, qu'il feignit de faire à sa sœur une confidence qui n'avait plus d'intérêt aujourd'hui — car les Romains devaient être déjà prévenus — et qui servait son projet.

— Ecoute-moi, fit-il donc avec une douceur hypocrite. Depuis quinze ans tu m'accuses de la mort de Celtill, depuis quinze ans tu as rompu avec tous nos souvenirs d'enfance, depuis quinze ans tu me hais, et depuis quinze ans, moi, je souffre ! Car tes soupçons sont injustes, ma sœur ! — Elle eut un geste. — Oui, je le sais ! poursuivit-il avec encore plus d'onction, tu ne me crois pas ! Tu as trouvé jusqu'à présent une amère consolation dans cette pensée, que, pour que Celtill tombât, il fallut que des traîtres et des ennemis surgissent de sa famille même ! Ton âme ardente a besoin d'une passion : tu ne pouvais haïr une nation, tu as choisi un homme, et ce fut ton frère !... Je me suis soumis à ton injustice et à ta haine, parce que dans le silence de mes nuits je me trouvais un beau rôle ; j'étais, moi, la vic-

time, l'innocence injustement soupçonnée !... — Il eut ici un soupir ému.

La veuve de Celtill, délivrée de ses angoisses pour son fils, était rentrée dans la plénitude de son esprit et de son jugement ; aussi le regardait-elle, en l'entendant parler ainsi, avec un étonnement voisin de la stupeur.

Il reprit, en donnant à sa voix l'inflexion douloureuse et navrée de la vertu méconnue : Mais tu ne me crois pas !...

— Non ! fit-elle bravement.

— Eh bien ! je vais t'obliger à me croire, car je vais trahir mon parti pour te convaincre ; chef du sénat, je vais te livrer le secret de nos décisions !... Nous sommes vieux, moi plus que toi, et je ne veux pas emporter dans la tombe ta haine et ta malediction !... Je veux qu'on me pleure, moi !... quand je serai mort...

Il frotta sa paupière flétrie, pour faire croire ça une larme, qu'il eût payée bien cher, si un de ces diamants du cœur pouvait s'acheter.

Il reprit : j'étais certainement du parti de l'aristocratie. Oh ! ça, je ne le nie pas ! mais j'ai fait tous mes efforts pour sauver ton mari, comme aujourd'hui, dans le même parti, je vais essayer de sauver ton fils, en te révélant ce qui a été fait et décidé, et en te fournissant cette nuit même le moyen d'en informer Vercingétorix. — La mère du Brenn connaissait trop bien son frère pour croire à sa sympathie ; cependant elle l'écoutait avec le plus vif intérêt, pour des raisons faciles à pénétrer.

— Le soir même du mariage de ton fils, poursuivit-il en baissant mystérieusement la voix, il y eut une assemblée des principaux sénateurs et il y fut résolu que Gergovie ne suivrait pas les Arvernes dans leur rébellion. Je me suis rallié à cette pensée, parce qu'elle est habile et généreuse. Tu vas me comprendre : nous ne croyons pas au succès de la téméraire entreprise de Vercingétorix ; or, en demeurant fidèle à Rome, Gergovie acquiert le droit d'intercéder pour les Arvernes vaincus.... Puis je l'avouerai, nous préférons la civilisation latine à la barbarie gauloise ; nous aimons mieux des mineurs, des laboureurs, des pasteurs qui nous rapportent, que des guerriers qui nous dépensent et laissent nos mines sans travailleurs, nos champs sans culture et nos troupeaux sans gardiens. Tu vois jusqu'à quel point je suis sincère... Il fut alors proposé de faire mourir ton fils ; mais mon opposition fut si vive, je devrais dire

si violente, qu'on dut y renoncer, et qu'il fut seulement arrêté qu'on lui fermerait les portes de Gergovie, et qu'on appellerait les Romains, pour leur confier la ville. Boïo-righ, l'un de nos meilleurs guerriers, personnellement connu d'Apollonius, est en conséquence parti le soir même pour la Narbonnaise, d'où il doit ramener les légionnaires ; mais, moi, ton frère, fit-il d'un ton fort attendri, je t'en préviens. — Garde-moi le secret le plus inviolable, mais fais prévenir ton fils qu'il va se trouver bientôt entre Gergovie fidèle à la métropole et une armée romaine. Il assiégera la ville, mais les Romains l'assiégeront dans son camp.... Je crois que l'avis que tu vas lui donner est précieux, et qu'il s'empressera de s'éloigner...

Si elle eût pu croire à la loyauté de son frère, le regard rapide mais expressif dont il l'enveloppa tout entière, pour juger de l'effet de son discours, eût suffi pour désabuser un esprit moins fin et moins prévenu que le sien. — Mais elle crut devoir dissimuler : elle défendait son enfant ! C'est pourquoi, affectant une foi et une confiance qu'elle était loin d'éprouver, elle demanda :

— Mais comment pourrais-je prévenir le Brenn, puisque vos secrets sont si bien gardés que je n'avais pas même pu savoir s'il était mort ? Je doute que personne puisse sortir de la ville...

— J'y pourvoirai, dit Caramantel avec bonté ; je me compromets, mais je n'hésite pas à le faire, si je peux à ce prix reconquérir ton affection !

— Et Octavia ?

— Sauvons d'abord ton fils ! Nous nous occuperons de sa femme ensuite...

Elle comprit qu'il serait superflu d'insister, et sa fierté souffrit de la contrainte qu'elle s'imposait ; elle craignait aussi de se trahir. Elle se leva donc et prit congé de son frère, sans effusion, mais sans laisser paraître qu'elle n'était pas dupe de sa diplomatie.

Elle venait de le quitter, et il était encore sur le seuil de sa maison, quand elle vit un collier-d'or, vêtu du costume national des Volkes-Arèkomikes⁽¹⁾, l'aborder et le suivre à l'intérieur, accompagné par un officier et deux guerriers de la ville ; ce qui lui fit supposer que c'était un parlementaire des Gæsates, c'est-

(1) Les *Volkes-Arèkomikes* occupaient le pays depuis le Rhône jusqu'au-delà de Narbonne ; leur capitale était *Nemause*, Nîmes.

à-dire un envoyé de son fils. Elle eût vivement désiré savoir ce qui l'amenait, mais elle dut s'éloigner en se bornant à des conjectures.

La veuve ne se trompait pas dans ses suppositions ; ce chevalier était effectivement un parlementaire envoyé par Vercingétorix au chef du sénat, et de plus, ce collier-d'or était l'une de nos anciennes connaissances : c'était le chef chez lequel Vercingétorix et Octavia avaient reçu l'hospitalité en quittant la Narbonnaise, c'était enfin Bathanat ⁽¹⁾, le père de l'adolescent auquel Vercingétorix avait coupé une mèche de cheveux au moment de son départ. — On va voir comment il se trouvait en parlementaire auprès de Caramantel.

(1) *Baeth-anet*, en gaëlique, le fils du sanglier.

—*A continuer.*

SON PETIT NOM

Pourquoi l'appelons-nous Titite ?
C'est banal et de mauvais ton;
Dit-on.
A la nommer tout nous invite :
Jeanne, Jeannette, ou Jeanneton.

“ Jeanne Parent ” est un nom grave
Que ses grand'mères portaient bien,
Et rien
Ne saurait y mettre d'entrave
Si l'enfant le voulait pour sien.

“ Jeannette ” a pour moi plus de charmes,
Ce diminutif est coquet —
Tout prêt
Pour ceux qui lui rendront les armes,
Car elle aura plus d'un attrait !

“ Jeanneton ” est un peu rustique,
Son père emploiera sans façon
Ce nom ;
Sa mère aura la “ Jeanne ” antique,
Et “ Jeannette ”... un joli garçon.

BENJAMIN SULTE.

Grenville, juillet 1877.

REVUE EUROPÉENNE

Il s'en va rapidement ce siècle si fier de lui-même, si fertile en grandes choses, ce dix-neuvième siècle, qui n'est cependant encore qu'aux trois-quarts de sa carrière ; il s'en va surtout par la perte des grandes personnalités qui l'ont fait ce qu'il est ou plutôt ce qu'il a été !

La France n'avait plus pour bien dire qu'un seul vétéran de cette grande école politique, littéraire et philosophique de 1830, qui a brillé plus longtemps peut-être qu'aucune autre pléiade illustre ; cet homme, c'était M. Thiers. Elle vient de le perdre au moment où tout le parti républicain l'acclamait plus que jamais comme son chef.

C'est une des existences les plus singulières et les plus fécondes en péripéties diverses, que celle d'Adolphe Thiers. Si Napoléon III a eu tort de vivre jusqu'à Sedan, M. Thiers a eu cent fois raison de vivre jusqu'à la veille des élections de 1877. Ça été une grande fortune pour lui-même et pour la France, que sa présidence de la république qu'il avait faite. On peut reprocher à Lamartine d'avoir fait la république de 1848, si comme il l'a prétendu lui-même, il lui eût été aussi facile de proclamer la régence. Mais M. Thiers, aux yeux mêmes des monarchistes les plus convaincus, avait cette suprême et irréfutable excuse que rien autre chose n'était alors possible. Thiers, l'homme d'état, et MacMahon, le grand capitaine, se complétaient l'un l'autre, et mieux que cela, dans ces derniers temps, ils se faisaient équilibre l'un à l'autre. Il est facile de dire que la mort de Thiers est un heureux événement pour le Maréchal et pour le parti conservateur, qu'elle décidera les élections contre Gambetta. Mais il y a, à l'heure présente, assez de symptômes alarmants, pour faire voir que cette grande personnalité laisse un vide que les partis monarchistes seront peut-être, un jour, les premiers à regretter.

Adolphe Thiers est né à Marseille le 16 avril 1797 d'une famille d'honnêtes négociants. Sa mère était parente de la famille

Chénier, qui a donné à la France deux de ses plus grands écrivains, Marie-Joseph et André Chénier. Il étudia le droit à Aix, et y fut le camarade et l'amî de Mignet, qui comme lui écrivit une histoire de la révolution, demeurée célèbre quoique moins brillante et moins généralement connue que celle de Thiers. Celui-ci se fit d'abord connaître par un *Eloge de Vuavenargues*, qui remporta le prix d'éloquence à l'académie. Il avait été reçu avocat en 1820 ; mais n'avait point tardé à préférer les lettres et la politique au barreau. Il vint à Paris et y fut le camarade de son ancien condisciple Mignet, qui borna, lui, son ambition à la carrière des lettres. Ce fut le grand orateur Manuel, méridional aussi lui, qui fit entrer Thiers au *Constitutionnel*, où il écrivit d'abord des articles de critique littéraire et ne tarda pas à aborder la politique. Très remarqué pour la vivacité et l'éclat de ses articles, il fut bientôt admis dans les principaux salons de Paris où il prit d'emblée, comme causeur, une place aussi distinguée que celle qu'il occupait déjà dans le journalisme.

Philosophie, politique, finances, littérature, peinture, tout était déjà du domaine du jeune et brillant écrivain.

L'œuvre qui fit la grande réputation de Thiers comme écrivain et même comme homme politique — son *Histoire de la Révolution française* — parut de 1823 à 1827, en 10 vols. in-8°. Elle a eu depuis 15 éditions et est répandue dans le monde aujourd'hui à près de 200,000 exemplaires. De même que la publication de l'*Histoire des Girondins* par Lamartine contribua grandement à la révolution de 1848, celle de l'*histoire de la révolution de 89* par Thiers eut une grande influence sur les événements qui préparèrent 1830. Il y a de certaines épidémies morales qu'un livre seul peut faire naître, en France plus peut-être qu'en aucun autre pays. De même, plus tard, l'*Histoire de l'Empire* par M. Thiers ne contribua pas médiocrement à l'établissement du second empire : mais cela pas tout à fait au profit de l'auteur, comme on le sait.

A la veille de 1830, M. Thiers rédigeait le *National*, qu'il avait fondé avec Mignet et Armand Carrel. Il attaquait avec une habile énergie le ministère Polignac, et plaidait avec une grande hardiesse la cause du véritable gouvernement constitutionnel. Ce fut dans les bureaux de ce journal que fut rédigée la protestation des journalistes et des députés contre les fameuses ordonnances de juillet. Le 29, M. Thiers se trouva à la réunion

Laffitte, où il rédigea la proclamation qui attira l'attention de la France sur le duc d'Orléans, et il se rendit à Neuilly auprès de ce prince, qui fut proclamé lieutenant général du royaume le 1^{er} d'août, et le 9, roi des Français.

On peut dire que M. Thiers a été l'un des fondateurs de la monarchie de juillet, et il serait très probablement parvenu à la sauver en 1848, si on se fût adressé à lui à temps pour donner quelque satisfaction à l'opinion publique, alors que M. Guizot s'obstinait à la braver. Lorsque le roi le chargea avec M. Odilon Barrot de former un ministère, *il était trop tard!*

Le premier poste ministériel qu'il occupa fut celui de sous-secrétaire d'état au ministère, sous le baron Louis, et un peu plus tard, sous M. Laffitte (4 novembre 1830). Le collège électoral d'Aix l'envoya à la chambre des députés. M. Thiers et M. Guizot ne furent point tout d'abord placés dans cette position d'antagonisme qui a fait de l'un le lord John Russell, de l'autre le sir Robert Peel de la France. Mais ce fut sous le ministère du maréchal Mortier (1834) que leur rivalité et leurs tendances opposées éclatèrent. Il y eut des réconciliations; les deux hommes d'état agirent sous d'autres premiers ministres qui servaient à masquer la situation; mais enfin il arriva que l'un se trouva le chef d'un parti et l'autre son adversaire déclaré. On sait comment Louis-Philippe sut habilement les exploiter l'un après l'autre, en faisant intervenir quelquefois M. Molé, le maréchal Soult ou le duc de Broglie pour les entr'actes.

En 1840, le roi citoyen refusa à son premier ministre, qui était alors M. Thiers, l'appui dont il avait besoin pour retirer la France de la position humiliante où l'avaient placé le bombardement de Beyrouth par les Anglais et son exclusion du concert européen dans le règlement de la question d'Orient. Ayant laissé la place à M. Guizot qui, comme ambassadeur à Londres, avait été, lui aussi, complètement joué dans cette affaire, il ne se gêna point de déclarer à la tribune que le concours du souverain lui avait manqué et qu'il ne s'était point retiré devant la volonté populaire, mais seulement devant le mauvais vouloir du roi.

En 1847, M. Thiers encouragea l'agitation qui se faisait pour la réforme électorale, et quoiqu'il n'approuvât point les banquets réformistes, il déclara " qu'il était du parti de la révolution en Europe et qu'il ne trahirait jamais sa cause."

Appelé aux Tuileries dans la nuit du 23 au 24 février, il tenta de former un ministère. Il lança une proclamation après avoir ordonné de cesser le feu contre les insurgés ; mais il vit bientôt que tout était inutile et il déclara à la chambre des députés qu'il n'y avait rien à faire. Sous la république, il vota pour la présidence du prince Napoléon ; mais il lui fit, avec cette habileté et cette incessante énergie qui lui étaient propres, une opposition pleine de taquinerie et de malice. Si bien qu'au deux décembre, il fut parmi les personnages importants que le futur empereur jugea à propos de faire arrêter. Conduit à la prison de Mazas, il fut éloigné du territoire et accompagné jusqu'à Francfort. Pendant l'empire, il resta longtemps dans l'isolement, s'occupant de travaux et d'études littéraires. Il termina son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, dont les premiers volumes avaient paru de 1845 à 1850. C'est une œuvre immense, pour laquelle des matériaux de tout genre avaient été réunis et qui cependant n'a pas été à l'abri de la critique. Elle a plus de maturité, mais elle n'a pas le feu et l'entrain de l'*Histoire de la Révolution*. Au point de vue littéraire et intellectuel, ces deux ouvrages forment un vaste monument qui suffirait seul à illustrer la vie d'un homme, si M. Thiers n'avait pas de plus la part qu'il a prise dans l'histoire contemporaine comme homme d'état, comme orateur, comme journaliste.

On sait que M. Thiers, qui avait d'abord poussé à la guerre lors la question du Luxembourg, désapprouva la position prise par le gouvernement français lorsque la Prusse eut retiré la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Il fut de ceux qui, bien renseignés, ne furent pas dupes du fameux *bouton de guêtre* du maréchal LeBœuf. Ses mots sont célèbres ; un des plus remarquables fut celui qu'il dit après Sadowa : "l'Empire n'a plus de fautes à commettre." Cependant, ses adversaires pouvaient lui reprocher avec raison d'avoir poussé à la plus terrible de toutes les fautes, à la guerre, et d'avoir fait volte-face lorsqu'il était trop tard. Après Sédan, il refusa de faire partie du gouvernement de la défense nationale ; mais il se rendit de lui-même, avec un grand courage et une grande activité, auprès des principaux gouvernements de l'Europe, à Londres, à Vienne, à Florence, à St-Petersbourg, demandant du secours pour la France. Revenu à Tours, il fut chargé par le gouvernement de négocier la paix avec la Prusse et se rendit au quartier général du roi Guillaume, à Versailles.

Les efforts qu'il fit ainsi pour son pays, à l'heure des plus grands revers, lui conquièrent une immense popularité et le conduisirent d'abord au poste de chef du gouvernement exécutif, puis à la présidence de la république. Il s'appliqua par une sage et rigoureuse administration à affranchir son pays, et si quelqu'un put blâmer la cession, indispensable cependant, de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, et l'énorme indemnité de guerre qu'il eut à faire voter, tout le monde lui a rendu cette justice, qu'il a rapidement chassé à prix d'argent l'odieux ennemi qui s'était installé au cœur de la France, et aujourd'hui que tous les milliards sont payés, la France se trouve en fin de compte plus riche que le pays des milliards.

M. Thiers n'a pas voulu être un président *constitutionnel* ; étant donné le caractère du peuple français, le rôle que la nouvelle constitution a tracé au maréchal MacMahon, son successeur, est tellement difficile, que celui-ci en est déjà sorti ou à peu près sorti. M. Thiers s'était placé lui-même dans l'alternative que M. Gambetta vient de prédire au Maréchal, et plutôt que de se *soumettre*, il a mieux aimé se *démètre*.

Le fougueux tribun qui a lancé cette injure à la face du chef de l'état, a été poursuivi et condamné à l'amende et à l'emprisonnement. Voilà encore un échantillon de la manière dont on entend, en France, le gouvernement constitutionnel ! Se figure-t-on un homme public anglais, américain, belge ou canadien, poursuivi et condamné pour un discours de ce genre ?

Je ne dis pas que le Maréchal et son ministère ont tort. Ils sont dans le pays des révolutions et des coups d'état, ils doivent se gouverner en conséquence. Je veux marquer seulement ce qui reste des *immortels principes* de 89, après bientôt un siècle d'expériences de tout genre. Et ces *immortels principes* eux-mêmes, ne sauraient vivre dans nul autre pays. Ils ressemblaient aussi peu en eux-mêmes et surtout dans leurs conséquences à la liberté telle qu'elle est comprise en Angleterre, en Amérique ou en Belgique, que la cuisine française ne ressemble à la cuisine anglaise ou à la cuisine allemande, les vraies cuisines authentiques et couleur locale, non pas les compromis et les contrefaçons cosmopolites !

Une petite anecdote donnera une idée de la différence des peuples sous ce rapport. Lors de l'adoption du fameux manifeste du comité de la réforme et du progrès en 1847, on avait posé partout à Québec des placards avec cet en-tête " Agitez !

Agitez ! Agitez !” Un français distingué, M. de P....., qui se trouvait alors à Québec, fut très alarmé de cette démonstration. Comment, dit-il, la police peut-elle permettre pareille chose ? Si à Paris on laissait afficher de semblables placards, nous aurions une révolution dans les vingt-quatre heures.”

Eh bien ! lui fut-il répondu, ici c'est seulement une manière d'attirer un public. Et de fait, malgré les terribles placards, il n'y avait pas de foule à l'assemblée en question..... et pas la moindre révolution en perspective !

P. C.

Québec, 19 septembre 1877.
